LE MAGAZINE du

NOVEMBRE 1944

Cinéma

10¢

MONTRÉAL
BERTHIER

. . . ET DE LA RADIO . .

ERNEST LAFORCE

Bâtisseurs de Pays

Nous connaissons ce que le clergé a fait dans le passé pour le développement de notre pays.

Nous vous présentons aujourd'hui une partie de ce qu'il fait actuellement.

Prix du volume $1.25, par la poste: $1.30

Edition limitée — Commandez par la poste aujourd'hui

Editions Edouard Garand

1425 rue Sainte-Elisabeth — Montréal — LA. 6586

Le Magazine du CINÉMA et de la Radio

BERTHIERVILLE, VOL XI No. 10 MONTREAL NOVEMBRE, 1944

MELI-MELO D'ARTISTES CHEZ LES MILITAIRES

En causant avec Bob Hope, à l'arrière-scène de CBS., l'autre soir je pouvais difficilement me souvenir de la première fois où j'obtins de lui une entrevue, nous dit un revuiste de Hollywood.

C'était il y a environ cinq ans et il n'était demeuré à Hollywood que pendant quelques mois. Durant ce stage il pouvait disposer de quelques heures de répit de sorte que nous allâmes causer dans sa loge et dès que Bob commença à parler je fus tout-oreilles, émerveillé des incidents qu'il me racontait, me demandant constamment comment il avait su s'en si bien tirer.

Lui ayant posé cette question, il répondit, sans hésiter: 'Je crois que c'est parce que l'humeur est variable et constitue un puits; elle s'affirme lorsqu'on y a recours couramment; alors, quand vous désirez y recourir, c'est un matériel dont vous pouvez toujours disposer." C'est ce qui me fit comprendre, hors de tout doute que Hope avait raison.

Ce qui me fit appeler cet incident, toutefois. ne fut pas la répartie elle-même de Hope. Ce fut la conviction qui nous fut réservée que, tout en badinant, un homme, à qui tout avait souri: la célébrité, la fortune, etc.... tout comme aussi les déboires de toutes sortes avaient suivi, pouvait encore se présenter devant les foules et leur sourire sans que l'on puisse soupçonner le drame intérieur qu'il avait connu.

Je ne veux pas affirmer ici que tous ces incidents n'ont pas laissé de traces chez lui — Ces traces intimes existent. Mais ceci ne semble pas avoir affecté le tempérement de Hope, extérieurement du moins. Il est toujours aussi plaisant à rencontrer, à causer, et ne demande pas mieux que de collaborer à tous les bons mouvements.

N'allez-vous pas, comme moi, demeurer l'un de ses fervents admirateurs? Vous ferez bien en agissant ainsi

◆ ◆ ◆

Le sepctacle auquel je participai fut l'un des mieux réussis de la série que nous devions donner. En outre de Bob, les "gars" d'outre-mer entendirent Bing Crosby et Frank Sinatra, Lotte Lehmann, Judy Garland, Lena Horne, Frances Langford, Shorley Ross et Jerry Colonna. Tous avaient avec joie offert leur collaboration pour assurer le succès de cette représentation qui fit se remplir à sa capacité l'Auditorium où les hommes en service se pressèrent pour les entendre. Sinatra, Judy et Bing exécutèrent leurs chansons familières, types lyriques écrits spécialement pour eux par Johnny Mercer. Bing et Frankie chantèrent en duo. Hope et Crosby se taquinèrent et les deux groupes, gars et filles eurent du plaisir tout plein dans l'accomplissement de cette tâche qu'ils s'étaient volontairement imposée.

Sinatra s'excita au point qu'il vint près d'oublier qu'il devait se rendre à un autre studio pour s'y faire entendre dans une émission régulière, dans "Hit Parade". Il arriva juste à temps, se campant hardiment devant le micro pour y donner les derniers sons de son chant favori avant de rejoindre son poste.

Durant les interruptions, cependant, il revenait au micro pour répondre à ma série de questions concernant l'installation de son nouveau foyer à Toluca Lake.

La soeur de Nancy est ici avec nous, répéta la "Voix". "Et elle continue de surveiller nos intérêts. Elle se tient près des travailleurs de façon à pouvoir répondre à ce que nous exigeons qu'il soit fait. Elle est merveilleuse sous ce rapport".

A ce moment, George Evans, l'agent de presse de Frank suggéra: "Ménagez plutôt votre voix, Frankie. Vous avez chanté comme deux cet après-midi et vous devez chanter encore une couple de fois". Ainsi ce fut tout ce qu'il put nous confier à cette occasion.

◆ ◆ ◆

En parlant de Peter, lui et Bob Walker ont ceint une véritable amitié et on aurait pu entendre les commentaires qui allaient bon train dans tous les cercles d'Hollywood lorsque tous deux assistèrent à la première de "White Cliffs of Dover"! Ce fut un grand jour pour les deux. En comparant leurs notes à l'heure du déjeuner au commissariat, ils découvrirent que Bob en était à sa première apparition comme étoile du "M-G-M" et que de son côté Peter en était à son premier réel bon film. Ils décidèrent alors de célébrer ensemble ce double événement.

NOTRE PAGE FRONTISPICE

La blonde Marylin Maxwell M.G.M. semble être encore à son aise dans les cercles médicaux et son dernier film "Three Men In White" couronne son succès.

Le Magazine du Cinéma et de la Radio est publié par Le Magazine du Cinéma et de la Radio enrg., et considéré comme matière postale de seconde classe par le ministère des postes à Ottawa. Il est redigé en collaboration au numéro 1425 de la rue S. Elisabeth à Montréal. Le Prix de l'abonnement est de $1.00 par année. Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles, les propriétaires déclinant toute responsabilité à ce sujet. Edouard Garand, directeur commercial.

GENE TIERNEY (Fox)

ANN SHERIDAN (Warner Bros.)

BETTY RHODES (Paramount)

GARY GRANT

CASANOVA BROWN

Film RKO avec Gary Cooper, Teresa Wright et Frank Morgan.

Trois Scènes du Film

Des voix se faisaient entendre dans la chapelle où l'on exerçait pour la cérémonie du mariage Ferris-Brown et Casanova Brown se tenait à l'arrière, semblant un homme qu'on vient de condamner.

"Aussitôt que le révérend Dean aura prit sa place," une voix ferme annonça "la marche nuptiale commencera. Les demoiselles d'honneur, deux par deux, avanceront tranquillement, très tranquillement, le long de l'allée En même temps, Tod, tu conduiras les placiers. Voyez-vous le père de la mariée quelque part?"

A l'arrière, caché du groupe qui s'exerçait, par une seule porte ouverte, Casanova Brown regarda le père de sa fiancée — le regardant avec une horreur maladive. Et Jayjay Ferris le regarda lui aussi en plein dans les yeux.

"Mais si ce fut une ERREUR," disait Jayjay, "comment ont-ils pu obtenir votre adresse? Vous n'avez pas écrit à cet endroit pour obtenir des prix ou autre chose?"

"Naturellement non," murmura Caz misérablement. "Naturellement non!"

Mais sa lettre se trouvait encore sur sa commode à la maison de pension de Mme Smith, où Jayjay l'avait vu directement après son arrivée ce matin là. Solide, substantielle, indéniable — la lettre se trouvait là. Et l'adresse pour la réponse inscrite sur l'enveloppe était HOPITAL DE MATERNITE ELLEN HARRIS, Chicago, Ill.

La lettre à l'intérieur signée par une certaine Martha Zernerke, M. D., disait en commençant: "Une affaire d'importance personnelle. dont je préfère ne pas discuter par correspondance...." Et la lettre se terminait: "Je suggère, que, dès que vous le pourrez, certainement pas plus tard qu'à la fin de la semaine vous veniez à l'hôpital vous consultez avec moi."

Une belle chose pour un homme à recevoir dans sa malle! Et le jour précédant celui où il devait épouser une jeune fille comme Madge Ferris, aussi!

Naturellement, cela pouvait dire qu'Isabelle était pour AVOIR un bébé. Il serait retourné vers elle, quoique que sa famille fasse pour tenter de les tenir séparés s'il avait jamais eu cette notion. Mais une femme de New-York ne se rendra pas à Chicago pour avoir un bébé. De plus, malgré ce qui était arrivé, Isabelle le lui aurait appris — Isabelle lui aurait écrit si elle était pour avoir un bébé....

"Du chantage...." avait suggéré Jayjay ce matin là. Et peut-être ETAIT-CE du chantage. Seulement, les gens n'essaieraient pas cela sur un jeune professeur de littérature de situation modeste n'est-ce pas?

Ils avaient attiré Jayjay dans la chapelle sans que Caz s'en aperçoive et maintenant son garçon d'honneur le regardait en ricannant. "Ecoute, Caz! Prends sur toi! A la cérémonie, très bien Mais aujourd'hui qu'est-ce? On fait seulement l'essai de l'échafaud!"

Caz sourit faiblement. A ce moment les dames d'honneur et les placiers convergeaient vers l'hôtel avec apparât. Une main le poussait en avant et il trébucha pour se trouver en face de Madge et de son père. Madge semblait rêveuse et éthérée. Jayjay qui souvent était en brouille avec sa famille parce que sa femme avait tout l'argent et avait un oeil sévère sur son allocation, avait positivement l'air morose. Du coin de la bouche, Caz l'entendit murmurer: "Et à propos du "R". Ce fut une erreur. Comment se fait-il qu'ils ont même appris votre initiale du centre?"

"Pa!" remarqua Madge, gentiment, "je vous en prie!"

Caz se sentit étourdi et s'appuya sur l'épaule de son garçon d'honneur HOPITAL DE LA MATERNITE. AFFAIRE D'IMPORTANCE PERSONNELLE! M. CASANOVA-R. BROWN! Oh, sapristi! Qu'est-ce que tout cela pouvait bien vouloir dire?

"Je.... suis peiné, mais je ne me sens.... pas bien" Il murmura cela ignominieusement et l'instant d'après il s'éloignait en courant de la chapelle; sa seule pensée était de retourner dans sa chambre chez Mme Smith où il pourrait être seul et penser. Il avait beaucoup à penser aussi!

Jayjay l'y retrouva plus tard, assis seul dans l'obscurité, les yeux fixes sans rien regarder. Dans l'intervale, Jayjay — typiquement — avait trouvé un angle.

"Ecoutez, Caz, si la lettre est une erreur, nous sommes dans une belle position pour faire de l'argent rapidement. Ils ne peuvent ainsi agir et terrifier des jeunes mariés comme cela. Supposons que Madge aurait eu connaissance de cela! Maintenant, voilà mon idée. Je vais me rendre à Chicago et je vais aller voir cette femme. Plein d'indignation et avec un certain air légal, je—"

Caz secoua tristement la tête. "Ce n'est peut-être pas une erreur, Jayjay."

"Mais, naturellement que c'est —" retorqua Jayjay. "Hein? Quoi? Qu'est-ce que vous dites?"

"Je ne sais pas. Je ne puis me reconnaître. J'ai essayé de l'avoir par téléphone, longue distance, mais le numéro a été temporairement disconnecté. Jayjay, je suis dans une très étrange situation. Peut-être une situation très SERIEUSE. Je me demande—puis-je avoir confiance en vous, que vous ne parlerez pas de cela.

"Naturellement, mon garçon." Jayjay aimait Caz beaucoup plus qu'il n'aimait sa propre fille et il ne s'en cachait pas.

Caz avala distraitement. "Le trouble est que je ne sais PAS — je ne puis être CERTAIN Je veux dire pourquoi Chicago? Si c'était à New-York — mais CHICAGO!

"Jusqu'à date, mon vieux," observa Jayjay, "si ça ne vous fait rien que je dise cela, je n'ai rien à cacher encore."

"Ecoutez," dit Caz "l'an dernier j'ai écrit un livre. Un livre au sujet de mon scandaleux inspecteur appelé Casanova en Espagne. Alors j'ai apporté le manuscrit à New-York et lorsque je fus là je rencontrai une jeune fille du nom d'Isabelle."

Jayjay se pinça l'oreille. "Isabelle, hein? Qu'est-ce qu'elle avait l'air?"

"Bien — n'avez vous déjà vu le soleil se lever à l'aurore? J'aimais la façon dont elle marchait, dont elle se tenait la tête." L'angoisse disparaissait de la voix de Caz à mesure que les souvenirs affluaient. "Et ses yeux — Bien, le soir je la reconduisais à l'école dans un taxi."

"Sacre tonnerre!" tonitrua Jayjay, "est-ce la une ECOLIERE?"

"Une étudiante," dit Caz "Université Barnard. Mais elle ne voulait pas descendre du taxi. Et ainsi nous nous promenâmes dans la campagne, nous roulâmes, roulâmes, et pratiquement avant que nous nous en rendions compte—"

Actuellement ce souvenir avait chassé les choses présentes complètement. Il pouvait voir le greffier de la ville dans cette drôle de petite ville, comme si c'eut été hier au lieu d'il y a de longs mois—

"Et ainsi par l'autorité qui m'est conférée, par les lois de cet état, je vous prononce, vous Casanova, et vous, Isabelle, mari et femme. Embrassez la mariée." Une brève pause. "Oh! embrasez la bien!" Une pause plus longue. "Deux dollars, s'il-vous-plait."

Cette nuit là, avec Isabelle dans ses bras, bien, il n'avait pas osé se souvenir de cette nuit là pour un long temps maintenant. Parce que le lendemain matin, après le déjeuner, il leur faudrait partir et annoncer à sa famille qu'Isabelle était devenue Mme Casanova Brown.

Il vous fallait connaître sa mère pour comprendre ce qui survint ce matin là. Et même en regardant en arrière, maman Drury ne semblait pas très réelle. Elle semblait retirée et tenue, mais il ne fallait pas s'y fier. Elle était une disciplenée des cultes étranges et à ce moment elle avait l'horreur du tabac et l'infinie sagesse des étoiles.

Oui, c'avait été à cause de l'astrologie qu'elle ressentait le mariage de sa fille à un homme qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Rien personnellement contre Caz — oh, mon Dieu non! Mais il le laissèrent se refroidir les talons dans la bibliothèque pendant qu'elle étudiait son horoscope et le comparait à celui d'Isabelle. Et lorsqu'il fut constaté que le Sagittaire était dans la cinquième région de Neptune, que le Capricorne était adverse, que Virgo était discordante et le Scorpion rétrograde—, l'idée générale sembla être que Caz Brown aille se pendre.

Il avait écrasé sa cigarette et l'avait glissée dans sa poche — parce qu'il n'y avait pas de cendrier autour de lui! — juste avant qu'ils le fassent demander après sa longue attente. Maintenant, installé dans un fauteuil profond sous le regard mystique de Maman Drury, il souhaitait fervement en fumer une autre.

"Mme Drury," dit-il, ne pouvait y croire, "voulez-vous dire qu'actuellement vous allez baser votre approbation ou votre désapprobation sur ces idioties?"

Ses sourcils se relevèrent. "Idioties, M. Brown? Vous ne croyez pas en l'astrologie, je le vois." Elle respira délicatement. "Est-ce que je sens la fumée?"

"Je ne crois pas en l'astrologie," dit Caz avec une honnêteté désespérée. "Je ne crois pas dans les boules de cristal et je ne crois pas dans la lecture de la mousse de la bière. Et je dois dire que si j'y croyais, j'hésiterais à imposer cette croyance dans la vie de deux personnes qui s'aiment."

"Ce que Caz veut dire, maman,...." dit Isabelle avec une douceur émue.

Mais Mme Drury savait parfaitement bien ce que Caz voulait dire.

"Calamité! s'écria-t-elle. "Ce mariage veut dire la calamité!"

"Il n'y a pas plus de semblant de calamité," commença Caz sombrement.

M. Drury aventura une question. "M. Brown, n'êtes-vous pas .... euh.... en feu?"

Caz sauta sur ses pieds, retirant les ruines d'un mouchoir brûlé de sa poche. Cette satanée cigarette! "Terriblement peiné, réellement!"

"Ça dû être de la combustion spontanée", murmura Isabelle.

Pliant les restes du mouchoir et la cigarette ensemble, Caz les jeta dans un panier à papier en métal. "—" Là, je suis terriblement peiné. Je vous en prie, comprenez Mme Drury, je ne veux pas sembler dogmatique, mais...."

"Oups!" grogna M. Drury "votre veston est en feu aussi!" Et il l'était. Caz le retira aussitôt, le secouant nerveusement. Au même moment, le profond fauteuil laissa échapper une colonne de fumée comme un petit volcan. Le panier à papier lança des flammes rouges comme son contenu prenait en feu.

Après cela, après que le département du feu fut venu et reparti et que tous les meubles eussent été sortis sur les pelousses de la grande maison, Caz ne pouvait croire que c'était arrivé. Une seule petite étincelle. NON!

Isabelle s'agrippait à lui, pleine de compréhension et de sympathie, pendant qu'il essayait de se ramasser assez de courage pour aller présenter ses excuses à ses parents.

Mais les parents Drury n'étaient pas d'humeur à accepter des excuses. Lorsque Caz et Isabelle s'approchèrent d'eux, ils se raidirent. "Ne venez pas près de moi!" cria Mme Drury. Son mari se contenta d'un simple "Arrêtez!" Ce qui était plutôt suffisant.

Caz s'arrêta, encore à quelque distance d'eux, regardant misérablement les ruines.

"Je me trouve dans une situation — euh—extrêmement embarrassante," dit-il sincèrement. "Mais je veux que vous sachiez que je suis peiné, terriblement peiné."

"Il est peiné," dit M. Drury, dans le vide. "Il brûle une maison de sept mille cinquante-six dollars —et il fait des excuses.

"Mais, M. Drury," — Caz commença à essuyer son front moite.

"Sortez d'ici! Sortez et n'y revenez plus!"

"Isabelle," commanda sa mère, "éloigne toi de cet infidèle! J'aimerais autant m'associer avec une bombe à retardement!"

"Je sais que ce fut une chose terrible, Mme Drury," implora Caz "mais ne pouvez-vous comprendre un accident? Rien qu'un petit bout de cigarette—"

"Accident? vous appelez cela un accident avec le Sagittaire dans la cinquième—?"

Ce fut le comble. "Le Sagittaire, mon oeil!" explosa Caz. "C'est idiot!"

"Caz," — Isabelle sanglotait doucement maintenant, "je t'en prie."

"Vous pouvez laisser Isabelle hors de vos calculs M. Brown," dit Mme Drury furieusement. "C'est la fin de cela! Je ne la verrai pas deux fois s'envoler à la face des avertissement des astres!"

"Les avertissements des astres?" A sa grande horreur Caz constate qu'il criait. "Où nous trouvons-nous? Au treizième siècle? Dans quelle famille suis-je entré? Des adorateurs de Voudou.?"

"Caz!" cria à Isabelle. "Tu ne peux parler à ma mère comme cela."

"Avec le Sagittaire—" commença de nouveau Mme Drury, comme une prêtresse.

"Ecoutez, vieille rombière!" gronda Caz. J'ai brûlé cette maison, pas le Sagittaire! C'était moi. J'ai brûlé personnellement cette maison!"

"Caz! Je n'endurerai pas cela," cria Isabelle. "Oh, maman —"

"Sortez d'ici," ordonna de nouveau son père, en regardant les ruines.

"Mais pour sûr," dit Caz avec ferveur. "Isabelle, viens-tu?" „

"Jamais!" cria Mme Drury, posant une main sur le poignet de sa fille. Le dernier aperçu que Caz eut d'eux, comme il se dirigeait à travers la pelouse fut obscurci par la fumée flottant dans l'air et par sa propre fureur enflammée. Mais Isabelle ne fit pas un geste pour le suivre. Elle pleurait abondamment dans les bras de sa mère.

"Et voilà tout," dit Caz à Jayjay Ferris, dans l'obscurité de sa propre chambre, à Rossmore, Illinois. "Ce fut la fin de tout."

Jayjay semblait soucieux. "En d'autres mots, la cérémonie de demain soir aura une légère odeur de bigamie?"

"Oh non, non! Ils ont fait annuller le mariage en décembre dernier. Elle n'avait pas eu le consentement de ses parents.." Caz soupira profondément. "La raison que je n'ai rien dit— bien, tout cela est arrivé si vite que je n'ai jamais pensé à brisor mes fiançailles avec Madge. Et ainsi, toute explication présentée — certaines difficultés. Puisque rien n'avait transpiré dans les journaux...."

"Ceci," observa Jayjay, "est très cocasse. Paternité à la veille du mariage."

"Et cependant," interrompit Caz, "est-ce bien cela? Examinons calmement la chose de nouveau. La maison d'Isabelle est à New-York. Ils ont beaucoup d'hôpitaux à New-York, alors pourquoi Chicago? Et pourquoi cette atmosphère de mystère? Si Isabelle doit avoir un bébé, ils n'ont pas à se cacher comme cela. La vérité de l'affaire est que nous nous sommes donné la fièvre pour rien. Ceci est simplement une lettre d'annonce, astucieusement phrasée pour soulever l'intérêt, la curiosité."

"Tu crois cela?' demanda Jayjay. "Franchement, pas moi."

"Et moi non plus,' grogna Caz.

"Bien, qu'allez-vous faire?"

"Je vais aller à Chicago," admit Caz, enfin. "Je puis prendre le train de minuit et être là demain matin — et revenir par avion demain après-midi. Il faut que je sache absolument la vérité sur cette affaire. Si elle est vraie, je vais tout raconter franchement à Madge. Nous ne pouvons avoir un secret entre nous."

L'hôpital de Maternité Ellen Harris occupait le sixième étage surplombant un bloc de Chicago. Après avoir rencontré un groupe de gardes-malades qui le laissèrent éberlué — toutes trop efficaces pour écouter aux questions, encore moins y répondre — Caz se trouva tremblant devant la Chambre 613, un infirmier lui disant d'enlever ses vêtements et de revêtir une blouse d'hôpital.

"Il doit y avoir erreur". Il semblait à Caz qu'à ce moment il avait répété les mêmes mots durant des heures dans des oreilles sourdes. "Je ne voudrais que voir le docteur Martha Zernerke."

"Je sais. Enlevez vos vêtements. "L'infirmier avança une civière. "Couchez-vous là-dessus," ordonna-t-il.

Caz pâlit et avala difficilement. "Est-ce que vous n'êtes pas mieux d'appeler le bureau à ce *sujet*."

"Pourquoi?" demanda l'infirmier. "Vous êtes le 613, n'est-ce pas. Montez là-dessus monsieur. Nous sommes déjà en retard. Vous n'êtes que nerveux."

Caz s'étendit. Il était trop stupéfié réagir. La civière roula à travers des corridors sentant l'antiseptique et au bout un examen médical l'attendait. Caz pouvait s'imaginer— rayons-X. fluoroscope, épreuve du sang, pression artérielle, les oreilles, les yeux, le coeur.

Une femme était assise derrière un bureau devant lequel il fut poussé, après l'examen. après qu'ils l'eurent laissé s'habiller.

"Y a-t-il de la tuberculose dans votre famille? De la folie? Non? C'est tout."

"Rien d'autre?" Caz avait peine à croire que c'était fini. "Vous êtes certaine?"

"N'en avez-vous pas eu assez?" demanda la femme aimablement. "Nous tenons toujours un record médical complet. Pour référence future. Vous êtes en excellente condition."

"Future référence?" Caz commencait à respirer mieux "Condition excellente? Zut, c'est épatant. J'ai l'esprit calmé."

Une porte s'ouvrit et une femme d'âge moyen portant un lorgnon, entra. "M. Brown n'est-ce pas?" "Je suis le docteur Zernerke." Elle jeta un coup d'oeil sur le rapport sur le bureau. "Hum. Excellent, excellent en effet."

"Je suis heureux que vous estimiez cela." A sa vue il s'était senti faiblir. Il se leva, cherchant son chapeau. Les autres femmes avaient dit qu'elles en avait fini de lui, après tout. L'avion de trois heures vers Rossmore —

"Mais ne voulez-vous pas jeter un coup d'oeil sur le bébé, M. Brown?" La phrase était claire et nette.

Elle l'avait dit, le docteur l'avait dit. "B-b-bébé?" Caz frisonna.

"Oh! vous le devez, c'est une si belle petite chose. Venez, M. Brown".

Une fois encore, mais cette fois par ses propres moyens, Caz traversait leurs grands corridors hygiéniques. Le docteur Zernerke l'arrêta enfin devant une grande fenêtre en verre et là elle le laissa. Un moment plus tard, masquée de gaze et portant un petit paquet qui remuait, elle reparut devant la vitre. Hypnotisé, Caz regarda en avant, les yeux fixes.

Durant une minute — ou un an — il avait oublié le temps—il ne sembla ne rien ressentir. Puis, comme la glace fondant au printemps, il sentit son propre visage de désintégrer en un large sourire. Il se tenait là, regardant jusqu'à ce qe le docteur Zernerke se retire avec son fardeau. Alors il attendit.

"L'aimez-vous?" demanda le docteur réapparaissant à ses côtés.

"Elle est — elle est épatante!" dit Caz en avalant sa salive. "Euh — se compare-t-elle avec...."

"Parfaitement normale," dit le docteur.

"Juste — euh — normale?"

"Peut-être mieux même. Avez-vous vu sa mère, Mlle Drury?"

"Est-elle ici, aussi?" Soudain, clairement, Caz se souvint d'Isabelle.

Les yeux du médecin clignèrent. "En effet elle est ici. Elle devait partir soit aujourd'ui, soit demain. Elle doit être dans le solarium. C'est au bout du corridor."

Le docteur se retira en souriant. "Ce sera une heureuse famille que celle qui obtiendra cette enfant, M. Brown. Au revoir."

"Merci." Caz se retourna. Puis subitement il prit demi-tour. "Je vous demande pardon. Que voulez-vous dire par une famille qui obtiendra cette enfant?"

"Je veux dire la famille qui l'obtiendra par adoption. Je croyais que vous aviez compris. Mlle Drury a enregistré l'enfant pour adoption. C'est pourquoi nous avions besoin de votre record médical." Elle dit cela simplement. Sans même sourciller.

"Et qui a eu CETTE folle idée?" s'écria Caz. "Voulez-vous actuellement dire que vous mettez MA FILLE comme cela libre d'être adoptée?"

"Le droit de Mlle Drury à l'enfant est clair est légal. Nous y avons vu."

"Et le père, lui. Qu'est-ce qu'IL devient là-dedans?"

"Ce sont là des choses que nous devons discuter avec Mlle Drury. Excusez-moi, monsieur."

Mais Caz n'avait pas entendu d'être congédié. Il se dirigeait vers le solarium et il y avait de l'orage sur son visage. Il grondait lorsqu'il la vit, elle était accoudée dans sa chaise roulante, en face de la porte. Isabelle!

Lentement le grondement s'éloigna. "Sapristi; mais tu as l'air bien!" s'exclama Caz. Il se dirigea vers elle, indécis. "Tout va bien — pas de complications?"

On pouvait voir qu'elle avait l'intention d'être très distante, renfermée. Mais tout cela fondit sous son oeil inquisiteur. Elle le regarda en souriant. "J'ai eu peur pour commencer — je crois qu'on l'est toutes pour le premier — mais tout s'est bien passé tel que prévu. As-tu vu le bébé?"

"Est-ce que je l'ai vu?" Caz gloussa. Puis il se souvint, et se raidit.

Isabelle, aussi, commença à se redresser dans sa chaise. "Je suis peiné d'avoir apporté tout ce trouble pour toi. Si ce n'avait été pour les histoires d'administration —"

Caz la contempla. "Qu'elle est l'idée de donner ainsi mon bébé?"

"TON bébé?" Isabelle le regarda. "Techniquement oui. Légalement non. S'il faut que tu élèves la voix, Caz il va me falloir me rendre à ma chambre."

"J'en élève pas la voix! Je veux seulement savoir quelle est l'idée."

"Je crains que tu oublies, Caz, que je ne suis en aucune obligation de te rendre des comptes." Elle dit cela comme une princesse mécontente. "Ce que j'ai décidé de faire avec mon propre bébé est mon affaire, pas la tienne. Cependant, supposons que je me remarierais? Supposons que l'homme m'idôlâtrerait? L'enfant d'un autre homme—"

Caz se sentit frappé. "Tu as l'intention de te marier de nouveau? Juste ciel! Mais c'est ridicule! Tu ne peux — comment, mais tu es une mère!"

"Cela ne t'arrête pas," rétorqua Isabelle. "Tu es un père, et tu te remaries. J'ai lu cela dans le journal de Rossmore."

"Comment as-tu mis la main sur un journal de Rossmore?" demanda-t-il.

"Est-ce que cela importe? C'est vrai, n'est-ce pas? Tu vas te marier ce soir." Les yeux d'Isabelle s'enflammèrent. "Comment aimerais-tu t'avancer vers Madge et lui crier "Surprise!" en lui tendant un bébé? Ca va, c'est comme cela que j'entrevois les choses, moi. Tu ne veux pas que ton bonheur soit gâté. Ni moi non plus!"

"Tu ne peux faire cela, voilà tout!" Caz tirait sauvagement de la fumée de sa cigarette. "Tu ne peux jeter ce bébé ainsi entre les mains de parfaits étrangers! Et pourquoi ne m'as-tu pas écrit? Tu savais que je t'aimais. Il n'y en avait aucune autre."

"Comment pouvais-je le savoir," pleura Isabelle. "Après la façon dont tu es parti — et j'ai attendu et attendu jus-

qu'à ce qu'il semblait idiot d'attendre plus longtemps. En autant que je pouvais le constater, tu avais — tu avais oublié."

"Oublié?" Je n'ai JAMAIS oublié! Tu n'as jamais quitté mes pensées une seule journée. J'ai essayé et essayé de te chasser de mon esprit, mais je ne puis oublier."

Isabelle murmura faiblement. "Mais tu es en amour avec une autre personne."

"Moi? Qui?" Ce fut comme un éclair. Il tressauta. "C'est vrai, sapristi! L'avion de trois heures. Isabelle—"

Mais elle avait tourné sa chaise roulante. En autant que Casanova Brown était concerné, tout était bien fini. Et pour le bébé, aussi. Distrait, Caz sortit du solarium et déambula dans les corridors blancs. Au bout d'un moment il rencontra le docteur Zernerke.

"Avez-vous vu Mlle Drury?" demanda gentiment le docteur. "Alors, je vais vous dire un petit secret qui devrait vous réconforter.

Le couple qui s'en vient voir le bébé est très à l'aise. Elle aura...."

"Qui vient la voir —" répéta Caz. "Et s'ils ne l'aiment pas, vont-ils la rejeter?"

"Oh, ils vont bien l'aimer." Le docteur s'éloignait, tranquillement.

Ce fut environ deux heures plus tard — l'avion était parti alors, que Caz s'enregistra sous un nom d'emprunt au modeste mais sanitaire hôtel Loop, où on ne fronce pas les sourcils en voyant des bébés. Sa fille était avec lui. Déguisé au moyen d'une blouse de médecin et d'un masque de gaze. il l'avait enlevée de la garderie à l'hôpital. Cela n'avait pas été difficile. Une couple de gardes-malades, ne soupçonnant rien, avait même facilité le chemin vers l'escalier de sauvetage pour lui.

Dans une cabine téléphonique il avait téléphoné à Jayjay, longue distance, pour lui expliquer la situation. Il n'avait pas osé appeler Madge. La pensée de ce qu'il lui faisait à elle était quelque chose à laquelle ij ne pouvait faire face. Mais Madge se remettrait de cela, avec le temps. Et un bébé— le propre bébé d'un homme — une REELLE obligation!

Son petit salon devint une garderie scientifique, durant la semaine qui sécoula. Des bouteilles, des boîtes, des plaques électriques, une chaufferette, une jarre de suces, un stethoscope, un thermomètre, des couches, tous les livres sur les soins des enfants — il n'avait rien omis. Rien ne devait lui survenir, à elle. Personne ne devait pouvoir dire qu'elle serait mieux adoptée.

Deux alliés consentants à l'hôtel l'aidèrent à s'occuper d'elle. Ils les enduraient près du berceau lorsqu'il lui fallait absolument sortir pour du nouvel équipement, à condition qu'ils se lavent d'abord et portent des masques. L'une d'elle était la fille de chambre, Monique, une jeune fille au coeur chaud mais d'esprit simple. L'autre Frank, un capitaine de garçons d'âge moyens. A eux trois ils firent tous ce que les livres suggéraient qui pourrait être bénéficiable, bien que cela devint une foule de choses.

"Tout est tranquille?" demandait Caz, revenant d'une de ces courses furtives et agonisantes. "Tu ne l'as pas approchée, Frank? Les microbes, tu sais. Quelque propre que nous croyons être, nous portons toujours des microbes."

"Elle a gagné une livre!" annonça Monique, donnant la frousse à Caz. Une livre par semaine, cela voulait diree 52 livres par an! Cela nécessitait une revision de la formule. Ils revisaient quotidiennement, mais le bébé semblait toujours gagner du poids. Il fit même téléphoner Monique au docteur Zernerke à l'hôpital mais lorsqu'elle refusa de diagnostiquer sans voir le bébé, cela ne réussit pas. Que devait-on faire au sujet de 52 livres par année?

Rien ne semblait devoir ralentir l'horrifiant gain de poids. Dans l'obscurité, Caz se penchait sur le berceau, masqué naturellement, et murmurait à son occupante endormie: "Ne t'en fais pas, ma petite chérie. Quoiqu'il arrive — ne t'occupe pas COMBIEN grosse tu vas devenir — papa sera toujours avec toi, et t'aimera!" Et il avalait d'émotion.

Ce fut Frank, lorsque la seconde semaine commençait, qui surgit fièrement avec la formule venant directement de l'hôpital. Oui monsieur, la minute que ces gens avaient entendu nommer Casanova Brown, ils avaient immédiatement donné la formule. Aussi, ils avaient été anxieux de savoir où M. Brown pouvait être atteint. Il semblait qu'on ne l'estimait pas fort à l'hôpital.

Caz prit la nouvelle aussi crânement que devant un tremblement de terre. "Mais vous ne LEUR avez pas dit?" implora-t-il. "Pas même votre numéro de téléphone?"

"Je leur ai rien dit!" rassura fièrement. "Et pourquoi voudraient-ils mon numéro de téléphone? J'y suis allé moi-même — en personne.

"Vous êtes allé à l'hôpital?" grogna Caz, "et dans cet uniforme?"

"Certainement. Cela ne fait rien à la direction." Alors comme il regardait ses lapelles galonnées — avec l'inscription "Hôtel du Loop", — Frank pâlit "Sapristi de pristi!"

"Laissez-moi penser," dit Caz, excité. "Ils vont venir la chercher. Je ne sais même pas comment je vais payer mon compte ici, et encore moins déménager. Alors—"

"Qu'est-ce qu'ils vont lui faire, à ELLE?" demanda Monique.

"Avec elle?" Ils vont la donner en adoption." Caz cherchait de long en large distraitement. "Les gens vont venir l'examiner comme on examine une automobile de seconde main. Voilà ce qu'ils vont faire avec elle!"

Monique frissonna. "Mais comment peuvent-il faire cela? si vous êtes le père?"

"Etre père, n'est pas suffisant. Il faut être mère, aussi."

"Vous voulez dire, si vous vous mariez de nouveau, vous pourriez la garder?"

Caz fit brusquement signe que oui. "C'est cela. Nous allons voir si nous sommes déjà battus—" Ses paroles lancées il se mit à considérer Monique. Elle se demandait encore comment s'expliquer cela lorsqu'il parla de nouveau. "Monique! Etes-vous mariée? Fiancée? Non? Bien, Monique je crains que ce que je vais vous dire va vous surprendre. Voulez vous m'épouser?"

"Quoi faire?". Elle le regarda stupéfiée. "Moi? Est-ce que vous plaisantez? Quand?"

"Les circonstances sont, je sais, pas ordinaires. Mais je suis ordinairement un homme décent, obéissant aux lois. Je puis bien faire vivre trois personnes, si j'ai l'esprit libre de tout soucis. Je ne bois pas. Voulez-vous m'épouser?

Elle se mit à penser profondément.

"Bien, vous êtes gentil." Elle fit un signe de la tête. "Ça va, j'accepte."

"Très bien, allons-y." Caz commença à retirer ses gants de caoutchouc et son masque. "Frank, reste ici. Nous serons de retour dans une demi-heure." Puis il se rendit compte. Même dans l'espace d'une demi-heure, ils pouvaient venir. "Ecoute, Monique, je vais te demander une —euh— très délicate question. Est-ce que cela t'ennuierait beaucoup si nous amenions le bébé avec nous? Je vais leur expliquer."

Ils étaient de retour do l'Hôtel-de-Ville, où Monique avait giflé un commis qui avaient dit qu'un mariage n'était pas un endroit pour les bébés—en dedans de la demi-heure, pour trouver Frank les attendant avec de mauvaises nouvelles.

Caz s'était à demi-attendu qu'Isabelle et ses parents auraient surgi avec toutes les armes de la loi nécessaires pour son arrestation sur des accusations d'enlèvement. Ce à quoi il ne s'était pas attendu était que Jayjay et Madge étaient montés dans le même ascenseur qu'eux. D'après Frank, les choses ne semblaient pas aller gaiement dans les appartements de M. Brown.

Un rapide conseil de guerre, cependant, nécessita l'occupation d'une chambre à coucher vide près de l'ascenseur de service. Là, Caz fit de son mieux pour amuser le bébé, pendant que Monique et Frank passaient en contrebande de l'équipement et des victuailles et rapportaient comment les choses progressaient à l'autre bout du corridor Mlle Madge était entrée dans une rage terrible lorsqu'elle avait appris que son fiancé était actuellement à épouser encore une autre femme. Mlle Isabelle était assise, là, comme si le monde avait pris fin. M. Ferris avait arraché une somme considérable de M. Drury par le processus de lui enseigner le "gin rummy", et se trouvait d'humeur gaie, chose que ne réflétait personne présent.

Frank était revenu avec autant de lingerie qu'il avait pu en trouver — déguisé en simple employé d'hôtel et non en comploteur —, pour faire rapport de nouveau sur Isabelle. Caz se préparait à quitter l'hôtel pour toujours par l'escalier de service, mais d'abord il lui fallait nourrir le bébé, pour le préparer pour une autre fuite dramatique.

"Elle est là dans une fenêtre du corridor," dit Frank, "mais je vais téléphoner à la chambre et la demander, et elle s'éloignera ainsi, laissant le chemin libre.

Caz fit brusquement signe que oui. La suce sur le biberon s'était défaite et il lui fallait l'arranger. Sa fille avait faim. Elle criait de faim.

Il ne s'était même pas arrêter à penser jusqu'où pouvait porter les cris d'un bébé. Ce n'était que le soucis qui lui faisait perler des gouttes de sueur au front, pendant qu'il manait le biberon en disant: "Papa va arranger cela, très bien, très bien, papa va arranger cela."

Mais la petite Mlle Brown continua à faire entendre ses cris de tous ses petits poumons.

(Suite à la page 21)

DRAGON SEED

Voici l'histoire de la Chine au commencement de sa guerre avec le Japon, et des chinois qui ont brûlé leurs terres derrière eux, sachant qu'ils y reviendraient....

Ils se baignaient dans l'étang du hameau, nettoyant la poussière de leur longue journée de travail dans les rivières — Ling Tan, ses fils Lao Tan, Lao Er et Lao San. Mais pour Lao Er il n'y avait pas de plaisir à recevoir les serviettes propres que sa mère lui tendait où dans des propos sans rime ni raison d'Orchidée, l'épouse de son frère aîné. Où était Jade? Pourquoi son épouse lui faisait-elle honte en abandonnant ses devoirs et courant au village alors qu'elle devrait s'occuper de son mari?

Il était temps qu'elle sache où était sa place. Ces jeunes filles modernes! Mais, même en se séchant rapidement, puis en coupant un bâton de bambou pour la battre. Le coeur d'Er se retourna à la pensée de sa mince beauté. Marié depuis quatre mois — cependant quand il posait la main sur elle, c'était comme si son esprit s'était envolé et seul son corps demeurait....

Ce ne fut pas dans le salon de thé du village que Lao Er retrouva Jade. Elle se tenait là, fascinée devant des étrangers qui parlaient dans le square, sa vive intelligence s'emparant des images réflétées par une lanterne magique qu'ils exhibaient. Les démons qu'ils appelaient les Japonais envahissaient, dévastaient son pays! Et lorsque les étrangers demandèrent à ceux dans le square s'ils combattraient à leur tour, seule Jade bondit sur ses pieds avec une fervente réponse. Une telle chose pour une femme à faire!

Les villageois choqués applaudirent lorsque Lao Er lui ordonna de s'en venir.

Cette nuit là ils murmuraient tous deux dans l'obscurité. Comment pouvait-il toucher son coeur? Pourquoi n'était-elle pas comme les autres femmes? Mais ce ne fut que lorsqu'il confessa son péché en l'aimant plus qu'il n'aimait ses parents que Jade se tourna vers lui en soumission, ses mains guidant les siennes vers son coeur battant. C'était ce qu'elle désirait — savoir que c'était ELLE qu'il aimait, non pas les enfants qu'elle pourrait lui apporter.

Le jour suivant Lao Er rendit visite au magasin de Wu Lien, le frère de son épouse, dans la cité emmurée non loin de là. Et il revint avec une étrange histoire, à savoir que des étudiants avaient ravagé et dévasté le magasin de Wu Lien en l'appelant un traître parce qu'il achetait des marchandises des Japonais.

Ceci était une chose stupéfiante et la famille de Ling Tan n'y comprenaient pas plus rien qu'ils comprenaient les étrangers dans le square. Il n'y avait que Jade — mais qui écouterait une femme? Ils étaient des fermiers et le monde de l'extérieur ne les occupait pas. Ils espéraient seulement qu'on ne ferait pas de mal à Wu Lien et à sa fille.

Mais le malheur s'abattit pour la première fois sur leur village lui-même. Lorsque le vrombrissement des avions fut entendu pour la première fois, ils se précipitèrent dehors pour admirer les beaux grands oiseaux. Puis ils virent alors une chose remarquable. Un fragment argenté s'échappa de l'avant d'un avion et tomba à toute vitesse sur le sol. En l'atteignant la terre devint une énorme fontaine noire!

Pendant qu'ils s'émerveillaient de cela, Jade remarqua au loin la fumée roulant au-dessus de la ville emmurée. Partout où allaient les grands oiseaux il y avait plus de bruit d'épaisse fumée noire et de flammes. Ils aperçurent, enfin, que c'était la guerre. Lao Er et Jade se joignirent aux refugiés qui fuyaient la ville vers les collines, mais les autres demeurèrent sur leurs terres. Comme le fit remarquer Ling Tan, ils avaient fait la paix avec plus d'un lord de guerre auparavant — ils pouvaient endurer les Japonais.

MAIS CEUX-CI N'ETAIENT PAS DES HOMMES — C'ETAIENT DES BRUTES! Lorsque le premier des conquérants entra dans le salon de thé, Ling Tan et les autres vieillards constatèrent avec stupeur qu'il n'y aurait pas de discours fleuris, pas de nouvelles taxes pacifiques. L'ennemi exigeait du vin — et des femmes! L'ENNEMI — BRUTAL, DIABOLIQUE!

Cette nuit là la terreur fut à son comble. Les soldats japonais pillèrent et tuèrent. Les fermiers cachèrent leurs femmes et leurs enfants le mieux qu'ils purent — mais souvent le mieux n'était pas assez bon. Et lorsqu'enfin le calme fut revenu et Ling Tan et son épouse sortirent avec précaution de leur cachette, ils virent, traversant la plaine, — déambulant, comme un homme ivre de douleur et la rage — la forme de leur fils aîné. Dans ses bras il portait le cadavre de la petite Orchidée. Pauvre, folle petite Orchidée qui avait été trop effrayée pour demeurer là où Lao Tan l'avait cachée et qui était allée se jeter en plein sous la griffe des soldats rapaces et meurtriers....

Trois Scènes du Film

Tout cela Lao Er et Jade l'apprirent le printemps suivant lorsqu'il pénétrèrent avec précaution une nuit dans la maison. Ils constatèrent la désolation dans la maison et dans les champs, la maigreur de leurs parents, la famine qui avait tué les petits enfants d'Orchidée. Les deux autres fils étaient partis, aussi, pour se joindre aux soldats des guérillas. Les Japonais avaient balayé le voisinage de tout ce qu'il avait de nourriture et d'animaux.

Seul Wu Lien prospérait et engraissait. Et Lao Er se demandait. Est-ce que son beau-frère n'était pas devenu traître?

Lao Er et Jade organisèrent la révolte dans le village. Sous leur direction, une pièce secrète fut creusée sous la maison dans laquelle des provisions et des armes volées furent cachées; une pièce assez grande pour y cacher leurs frères des guérillas qui venaient en mission secrète. Lorsque les soldats ennemis venaient dans le village pour s'emparer de travailleurs pour l'esclavage, ils furent tués et leurs cadavres enterrés sans plus laisser de trace.

La vie reprit de nouveau dans la maison de Ling Tan. Mais Lao Er savait qu'on ne les laisserait pas tranquilles longtemps. Les Japonais reviendraient bientôt pour détruire leur organisation.

Cependant, quand le danger survint, il n'était pas là. Seuls Jade et ses parents se trouvaient dans la maison pour apprendre qu'une femme du village avait malicieusement révélé à Wu Lien la chambre secrète et les armes cachées. C'était la manière de Ling Tan d'attendre au soir pour tenir conseil avec ses fils, mais Jade savait qu'il n'y avait pas là de quoi attendre une conférence. Wu Lien donnait un banquet, ce soir là, pour ses protecteurs japonais. S'il devait devenir informeur, alors comme récompense ils le nommeraient le nouveau-chef marionnette chinois, Jade avait entrevu la convoitise dans les yeux de Wu Lien et il lui fallait frapper vitement, désespérément.

De bonne heure, ce matin là, elle se rendit dans la belle grande maison qu'habitait Wu Lien. Elle visita la cuisine. QUELS BEAUX CANARDS ROTIS POUR LE BANQUET DU SOIR! Et lorsque le cusinier eut le dos tourné Jade versa le contenu d'un petit sachet de poison dans la sauce.

Elle ne raconta à personne à la maison ce qu'elle avait fait. Mais ce soir là lorsque les hommes délibérèrent ensemble, ses yeux se dirigeaient souvent sur ceux de son mari. Est-ce que Lao Er se détournerait d'elle avec dégoût lorsqu'il saurait? Elle n'avait aucune preuve que Wu Lien allait parler.... seulement qu'il était malicieux et cupide.

Soudain un grand tumulte fut entendu dans la cour. A travers la porte surgit la figure horrifiée de l'épouse de Wu Lien,, des pleurs coulant sur ses joues. Wu Lien était mort. Tous ses invités, les distingués lords japonais avaient été empoisonnés!

Jade se glissa vers son cerisier favori. Ce fut là que Lao Er la retrouva. Oui, il savait que c'était elle qui avait empoisonné leur beau-frère. Et tendrement, fièrement, il lui dit son émerveillement de voir qu'une femme pouvait être si brave.

Cependant elle était encore troublée. Est-ce qu'elle n'était pas devenue trop maigre — trop dure — avait elle trop changé pour pouvoir retenir son amour. La main de Lao Er se posa sur son épaule, il l'attira vers lui. Il aimait la créature qu'elle était — la force et la flamme et la profonde passion en elle. Pensait-elle qu'une peau de pêche pouvait la rendre plus femme? Ses bras se refermèrent sur elle et elle fut contente et heureuse.

Mais maintenant l'armée ennemie était de nouveau en marche. Le village devait être détruit, la terre retournée pour que les barbares ne trouvent ni nourriture ni abri là. Des demi-mesures n'étaient pas suffisantes. Jade ajouta sa voix aux paroles de son époux. QUEL BIEN Y AVAIT-IL DE CONSERVER UNE POIGNEE DE TERRE SI EN CE FAISANT ON PERDAIT TOUT LE PAYS?

Lng Tan baissa la tête. C'était une chose cruelle qu'ils demandaient là de détruire la terre de ses ancêtres, mais il savait qu'ils disaient la vérité. Sa main fut la première à allumer une torche.

Et dans la nuit, le peuple du village grimpa les pentes abruptes des collines. Une seule fois, la famille de Ling Tan se retourna pour regarder avec tristesse les flammes qui rougissaient le ciel. Puis ils avancèrent. Un jour lorsque le sol serait libre de nouveau, ils reviendraient — lorsque les dernières racines du Dragon de la Guerre auront été arrachées du sol de la Chine.

FIN

CASANOVA BROWN

(Suite de la page 19)

Est-ce qu'elle est correcte?" une voix douce derrière lui murmura.

Caz releva la tête de sa tâche. Le sourire de triomphe qui avait commencé à orner ses lèvres comme la tétine fonctionnait de nouveau, disparut subitement. La crainte et l'inquiétude parurent dans ses yeux, comme il disait, sur la défensive: "Naturellement qu'elle l'est."

"Oh Caz! Isabelle s'avança vers eux et se jeta sur les genoux, dévorant le bébé du regard. "Oh Caz, comme elle a GRANDI! Oh! elle est parfaite!"

"Ne lui touche pas pendant qu'elle boit" avertit Caz sèchement. "Cela la rend nerveuse. Elle est fort irritable."

"Elle n'a pas été — malade?" demanda Isabelle.

"Jamais de la vie! Elle a obtenu — euh — les meilleurs des soins."

Isabelle se pencha plus près. "Qu'est cela, sous son oeil, Caz?"

"Un petit bouton de chaleur. Rien de sérieux."

"Mais tu connais tout cela," s'exclama-t-elle, le regardant avec adoration.

"Bien, j'ai essayé de me tenir au courant des meilleures autorités. J'ai tous les derniers livres sur le sujet." Il regarda droit dans les yeux. "Tu es plutôt inquiète à son sujet, n'est-il pas vrai — tout à fait soudainement? J'ai à peine remarqué une telle sollicitude la dernière fois que nous avons discuté à son sujet."

"Oh, Caz." sanglota Isabelle. "Comment ai-je pu faire une telle offre? Sa tête se posa sur ses genoux et elle se mit à sangloter éperduement.

"Chérie, je t'en prie! Je veux dire — Isabelle, je t'en prie. Il ne faut pas, chère"

"Je n'ai jamais eu l'intention de la donner. Je serais aussi bien de donner mon coeur. Je ne pourrais vivre sans elle." Elle s'accrocha à lui. "Mais je voulais que tu viennes en courant — que tu arrêtes cela. Je voudrais que tu la voie — et la désire — et que tu veuilles de moi encore. C'est pourquoi je suis venue à Chicago! Parce qu'il te serait facile d'y venir! J'ai été stupide, Caz!"

"Mais rien qu'un mot — un seul petit mot—" Il s'arrêta car le bébé tétait à une bouteille vide. "Excuse-moi, après avoir nourri un enfant de cet âge, tu dois le prendre comme CECI, puis le tapoter doucement comme CELA".

Permets-moi, veux-tu?" implora Isabelle.

Avec magnanimité, il placa leur fille entre ses bras. "Maintenant, pas trop fort. TRES gentiment. VOILA la manière! La main rien qu'un PETIT PEU plus haute."

—"Oh! Caz! N'est-elle pas simplement un petit rêve? Et maintenant, il est trop tard—" Isabelle se tourna vers lui. "Ce capitaine de chasseurs nous a dit ce que tu as fait. Et je veux, profondément et sincèrement, que tu sois heureux. Tous deux, naturellement." De tranquilles larmes glissaient le long de ses joues, même quand elle souriait.

"Nous deux? Caz plissa les paupières. "Qui ça nous deux?"

"N'as-tu pas épousé Monique cet après-midi?

"Non!" cria Caz. "Il faut attendre trois jours à Chicago. Non, je ne suis pas marié, pas marié à personne!" Il avala sa salive. "Et toi— est-ce que — est-ce que...."

Isabelle secoua violemment la tête. Ils se regardèrent durant un moment silencieux profondément dans les yeux l'un de l'autre. Puis, comme la joie et le bonheur montaient en eux, ils commencèrent à rire. Il y avait un bonheur sauvage lâché dans ce rire. Et tout l'amour que quelqu'un pouvait demander.

"Rapproche-toi, Caz," dit Isabelle, "je ne puis bien te voir."

"Je suis ici, ne crains rien. Mais continue à la tapoter!"

Isabelle continua à tapoter — et à rire. "Mais pourquoi dois-je la tapoter?"

"Ne le sais-tu pas? Comment, après chaque boire — attends!" Il saisit sa main pour l'immobiliser. "Je crois qu'elle est à peu près prête. Ecoutes!"

Ils écoutèrent, retenant leur respiration. Présentement, dans l'étroit espace entr'eux, résonna le tout petit et parfait rote.

"Après chaque boire — c'est régulier comme une horloge!"

'Oh Caz! comme c'est merveilleux! Les yeux d'Isabelle brillait en se levant vers les siens. "Oh, chéri, j'ai tant à apprendre!"

Caz les encercla toutes deux de ses bras, que ce soit hygiénique ou non. "Ne t'en fais pas," dit-il, se sentant au faite du monde, "je te montrerai — maman".

FIN

J'économise

1. Le Pays a besoin de notre argent.
2. L'épargne prévient la hausse du coût de la vie.
3. Nos économies nous aiderons demain.

parce que...

"Je pense à l'avenir, à mes projets, à l'imprévu. Je pense à tout ce que mes économies me procureront, une fois la guerre finie."

Economiser, c'est prévoir. Vérité de tous les temps. Economiser aujourd'hui, c'est acheter des Obligations de la Victoire. Prévoir l'avenir, c'est encore acheter des Obligations de la Victoire. Nous n'en aurons jamais trop, soit pour nous procurer des choses utiles ou agréables, soit pour réaliser quelque projet ou parer à l'imprévu. Soyons économes, soyons prévoyants, achetons le plus d'Obligations possible. Contribuons à la victoire tout en faisant un excellent placement qui rapporte 3% et qui est garanti par toutes les richesses du pays.

TOUT POUR LA VICTOIRE

Achetons des

OBLIGATIONS de la VICTOIRE

LE COMITÉ NATIONAL DES FINANCES DE GUERRE

La Beauté...

LE SOIN DES MAINS

Les mains tout autant que nos yeux révèlent notre type personnel, notre caractère, nos activités et notre programme de vie. La main dont la forme naturelle et les contours n'ont pas été abîmés par le travail, n'est pas, à mon avis, la plus attrayante. La main qui a été façonnée par le travail domestique, celle de l'épouse et de la mère, est l'insigne du caractère, elle est la plus belle, à mon avis.

Lorsque vous entrez dans la période de la maturité, vous devez apporter un soin particulier à vos mains parce qu'elles ont beaucoup travaillé. Même si elles doivent encore donner un rendement continuel tout le long du jour, elles peuvent être gardées propres et jolies. Le soin des mains est si simple en réalité que toute femme ne devrait y manquer en aucun point. Et vous, les plus de quarante ans, vous n'êtes pas sans savoir que vos mains révèlent votre âge et qu'elles ont besoin d'un traitement plus sévère. Voici quelques conseils pour ce traitement que vous pouvez facilement suivre à la maison.

MAINS SECHES

Lavez-les à l'eau chaude avec un savon doux. Appliquez un peu de crème nettoyeuse sur ses mains avant de les laver est un excellent moyen de les adoucir. Lorsque les mains sont encore humides,.. les frictionnez avec une lotion onctueuse. Asséchez-les ensuite avec une serviette douce. A la toilette du soir, frictionnez-les avec une huile nourrissante. Des gants amples, de coton doux et léger, aideront à faire pénétrer l'huile dans les pores.

MAINS VEINEES

Les mains où apparaissent de grosses veines dénotent une mauvaise circulation du sang. Dans ce cas, il faut éviter le port de manches, de manchettes et de bracelets qui serrent les poignets et nuisent à une excellente circulation. Pour le nettoyage, procédez comme pour les mains à épiderme sec, en usant d'une crème riche. Pour l'appliquer, tenez vos mains en l'air et frictionnez de haut en bas, de l'extrémité des doigts au poignet.. Procédez comme si vous alliez mettre une paire de gants.

MAINS MOITES OU ROUGIES

Ces mains dénotent des types nerveux, et de santé fragile et ordinairement plus bas que la normale. Une mauvaise circulation est souvent la cause de ce mauvais état de santé. Ces personnes devraient toujours rincer leurs mains à l'eau froide, les essuyer avec soin et les frictionner avec soin avec une lotion astringente.

De temps à autre, l'emploi d'une huile douce et claire pour le massage est à conseiller. Ce traitement sera plus efficace si on le fait suivre du suivant: versez dans la paume des mains quelques gouttes d'Eau de Cologne, frictionnez ensuite, ce qui enlèvera le surplus d'huile.

MAINS TACHEES OU ROUSSELEES

Une crème douce et blanchissante devrait être appliqué chaque soir. Tous les nouveaux produits qu'on a composés pour l'entretien des mains peuvent aider à faire disparaître les vilaines taches de rousseur ou autres. Toutefois les petites taches brunâtres qui apparaissent sur les mains des personnes âgées peuvent ne pas toutes disparaître au traitement. Cela est causé par un manque de vitalité qui s'accentue avec l'âge. Ne vous inquiétez pas de ce fait. Préoccupez-vous plutôt de conservez vos mains douces et belles.

Portez des gants de caoutchouc pour exécuter les travaux domestiques. Confectionnez-vous une paire de gants en flanelle pour porter lorsque vous faites l'épousetage. Pour conduire l'auto, les gants sont aussi nécessaires que pour faire des travaux de jardinage.. Les femmes de plus de quarante ans devraient toutes avoir de jolies mains. Avec des soins et de l'attention vous pouvez arriver facilement à ce résultat qui sera, pour votre type personnel, un précieux atout de beauté.

◆ ◆ ◆

LORSQUE VOUS VOUS LEVEZ, LE MATIN.

A votre lever, chaque matin avalez un verre d'eau froide ou chaude dans lequel vous aurez extrait le jus de citron. Si elle ne vous écoeure pas trop, l'eau chaude est préférable.

◆ ◆ ◆

Puis complétez votre leçon de culture physique avec un quart d'heure d'exercices. Il est préférable pour vous puisque votre but est de ne point engraisser, de faire ¼ d'heure seulement d'exercices, mais sans interruption, entre chaque mouvement, plutôt qu'une demi-heure avec travail au ralenti.

◆ ◆ ◆

Pas de grands bains où le corps plonge entièrment, et surtout pas de bains trop chauds.. Prenez de préférence un tube, eau à la température du corps, et lavez-vous rapidement, mais énergiquement, c'est-à-dire à l'aide d'une brosse. Ensuite, douche froide. Pas besoin d'appareils compliqués; une éponge suffit à remplir cet office. Séchez-vous et frictionnez votre corps, à la main sèche, sans alcool, ni lotion d'aucune sorte.

DONNEZ A L'ENFANT LE SENS DE LA GRANDEUR

L'intimité des parents et des enfants est un double courant. D'une part, les parents ont le devoir de mettre à la portée de leurs petits et de leur parler leur propre langage. Et quand les enfants deviennent à leur tour les hommes et des femmes, en partie façonnés par leur époque, c'est aux parents à s'informer, à se tenir au courant, à comprendre la nouvelle manière d'envisager la vie et à ne pas dire et redire: "De mon temps, on raisonnait ainsi, on faisait ceci et non cela". "Les temps changent avec les apparences des choses, le fond reste le même. Si les jeunes filles d'autrefois terminaient leurs lettres par trois lignes de paroles affectueuses, celles-ci ne contenaient pas plus de véritable tendresse que les trois mots dont les jeunes filles d'aujourd'hui, "qui les pensent", terminent les leurs. Moins de mots, plus de poids. C'est un petit exemple de la différence entre deux époques et de la constance du fond.

◆ ◆ ◆

A côté de ces ondes qui vont des parents vers leurs enfants, il y a celles qui partent des enfants et vont à leurs aînés, comme les vagues se portent vers le rivage. Sachez que vos enfants ne vont pas uniquement à vous parce qu'ils vous aiment. Ils attendent beaucoup de vous qui représentez leur première grande admiration, qui êtes le roc solide dont ils ne doutent pas, autant que la tendresse vers laquelle ils se réfugient dans la peine.

◆ ◆ ◆

Sachez attirer vos enfants à vous non seulement par les forces vives de leur amour, mais aussi en offrant un aliment à leur appétit de grandeur. L'enfant veut obscurément s'enrichir et s'élever. Donnez-lui cet aliment. A l'âge où vous le prenez encore sur vos genoux, contez-lui les belles histoires saintes. Plus tard quand il les apprendra, il ne séparera pas ses connaissances des premières images que vous lui en aurez données.

◆ ◆ ◆

Racontez-lui de belles histoires vraies, montrez-lui la vie dans ses côtés de grandeur et de beauté, donnez-lui le goût d'approfondir et d'achever et vous augmenterez ses raisons les plus hautes de vous aimer.

LES DIX COMMANDEMENTS DE NOS ECOLIERS

Un test pour les mamans à leurs enfants

1—Ne mentez pas: vous vous ferez attraper; et vous passerez pour vilain. On ne vous croira plus jamais.

2—Tenez l'oeil sur votre livre, non sur l'horloge. Le travail empêche la journée d'être longue; et les journées mal remplies vous donnent l'air revêche.

3—Donnez plus aux gens qu'ils n'attendent de vous: vous en recevrez plus. Personne ne récompense qui n'a rien fait.

4—Vous vous devez plus à vous-même que vous devez aux autres. N'empruntez pas ou ne frôlez pas celui qui vous a prêté: vous vous en ferez un ennemi.

5—Etre déshonnête n'arrive jamais comme un accident. Les bons enfants ne voient pas les tentations quand ils les rencontrent.

6—Mêlez-vous de vos affaires, et un jour vos affaires vous le rendront. Il n'y a que ceux-là qui réussissent.

7—Ce n'est pas de mes affaires si vous vous couchez tard le soir, mais le manque de sommeil affecte le travail du lendemain; vous vous ferez la moitié moins qu'on attend de vous, et vous n'aurez que la moitié de ce que vous espérez.

8—Ne faites rien qui ferait rougir votre amour-propre. Un écolier qui se néglige lui-même néglige les autres avec qui il est en rapport. Cela diminue ses chances.

9—Ne dites pas tout de suite ce que l'on attend de vous, mais dites ce que vous diriez après avoir réfléchi. Le prochain vous critiquera et vous blâmera, car il est injuste. Et vous ne pourrez plus jamais passer pour discret par la suite.

10—Ne frappez pas si un autre vous frappe. Si vous l'avez mérité, endurez! Sinon,, montrez-vous brave! On vous admirera.

"Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien!"

◆ Bonnes salades d'automne

Les salades font les délices des petits et des grands quand elles sont présentées d'une façon attrayante. Elles peuvent être substantielles à base de viandes ou de poissons si elles doivent être offertes comme plat de résistance, ou légères et simplement rafraichissantes si elles accompagnent des viandes froides comme Jambon, galantine, poulet, pâtés de foie. Elles peuvent se préparer d'avance, c'est-à-dire que légumes et viandes peuvent être coupés, mais la mayonnaise ne s'ajoutera qu'au moment de dresser la salade sur plat.

Il appartient aux maitresses de maison de faire aimer les légumes et les fruits. Les sels minéraux et les vitamines qu'ils contiennent sont absolument nécessaires au maintien de la santé.

On devrait manger au moins un légume cru tous les jours sous forme de salade; deux seraient préférables. Les légumes crus et frais sont excellents pour la santé parce qu'ils contiennent des substances minérales et des vitamines essentielles.

◆ SALADE RAPIDE DE CHOUX

(Recette pour 6)

1 pinte de chou finement haché
½ tasse de piment vert émincé
¼ tasse de cornichons sucrés en dés
¼ tasse de crème (sûre ou douce)
3 c. à s. de vinaigre
1 c. à s. de sucre
½ c. à thé de sel
2 c. à s. de moutarde préparée
Poivre noir

Mélangez ensemble le chou, le piment vert et les cornichons. Combinez le sucre, le vinaigre, la crème, la moutarde et le poivre et versez par-dessus le chou. Mélangez bien et servez.

◆ MAYONNAISE OU SAUCE BOUILLIE

Sauce des Milles Iles:

Ajoutez à recette de base ¼ de tasse de sauce de chili, 2 cuillerées à soupe de piment vert, 2 cuillerées à soupe d'olives hachées.

Sauce russe:

Quantités égales de sauce chili et de sauce ordinaire à salade.

Salade au raifort:

Ajoutez 2 cuillerées à soupe de raifort à une tasse de sauce ordinaire (employez sur les salades de viandes ou de betteraves).

Sauce club:

Ajoutez 2 cuillerées à soupe de raisins hachés, 1 cuillerée à soupe de noix hachées, 6 marasques hachées à 1 tasse de sauce ordinaire.

◆ PAIN DE POIS SAUCE CAROTTES

(Recette pour 4)

¾ tasse de biscuits ou de pain émiettés
1 tasse de pulpe de pois
1 c. à s. de sucre
1 oeuf
2 c. à s. de noix hachées
2 c. à s. de beurre

Mélangez, mettez dans des moules séparés et faites chauffer par la vapeur ½ heure.

◆ SAUCE AUX CAROTTES

Ajoutez à une tasse de mayonnaise bouillie ½ tasse de carottes cuites hachées fin. Versez sur le pain et garnissez de quelques pois entiers.

◆ SALADE DE FEVES VERTES

2 pintes de jeunes fèves vertes
6 cercles étroits de piment rouge doux
Sauce à l'huile et au vinaigre
Sauce indienne

Choisissez des fèves à gousses lisses et minces (filet). Quand elles sont gonflées c'est qu'elles sont mûres, et alors elles sont généralement dures. Lavez et épluchez les fèves et faites-les cuire entièrement dans de l'eau salée bouillante jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Egouttez et refroidissez. Faites mariner dans une sauce à l'huile et au vinaigre. refroidissez bien. Arrangez par petits tas sur des feuilles tendres de laitue, en les tenants ensemble avec les cercles de piment. Servez avec une sauce indienne. On peut se servir de fèves en conserves.

◆ SALADE CARDINALE DE BETTERAVES

(Recette pour 6)

1 paquet de poudre à gelée aux citrons
1 tasse d'eau bouillante
¾ tasse de jus de betterave
3 c. à s. de vinaigre
1 c. à s. de raifort
¾ tasse de céleri coupé en dés
1 tasse de betteraves cuites
½ c. à thé de sel
2 c. à thé de jus d'oignon ou d'oignon râpé.

Faires dissoudre la poudre à gelée dans l'eau bouillante et ajoutez le jus de betteraves, le vinaigre, le sel, le jus d'oignon et le raifort. Faites refroidir jusqu'à ce que ce soit ferme; démoulez sur de la laitue croquante et servez avec de la sauce à salade.

◆ POMME DE TERRE

(Recette pour 6)

1 chopine de pommes de terre froides coupées en dés
1 tasse de céleri coupé fin
½ tasse de sauce bouillie
1 tasse d'huile d'olive
2 oeufs cuits durs coupés fin

Mélangez et servez sur de la laitue croquante garnie de persil haché et de rondelles d'oeufs cuits durs.

Les pommes de terre cuites en robe de chambre et ensuite pelées font une salade très nutritive et de très bon goût.

◆ SALADE A LA BIERE DE GINGEMBRE

1 cuillerée à soupe de gélatine
3 cuillerées à soupe d'eau froide
1/3 tasse d'eau bouillante
1 tasse de pêches coupées en dés
1 tasse de pommes vidées et coupées en dés
2 cuillerées à soupe de sucre
2 cuillerées à soupe de vinaigre
1 tasse de bière de gingembre
1 tasse de poires coupées en dés

Faites tremper la gélatine dans de l'eau froide et faites dissoudre dans de l'eau bouillante. Ajoutez le sucre, le vinaigre et refroidissez. Ajoutez la bière de gingembre et les fruits.

◆ POULET ET LEGUMES EN GELEE

(Recette pour 6)

1 tasse de poulet cuit haché
1 tasse d'asperges cuites et coupées en dés ou
1 tasse de pois cuits
1 tasse de céleri ou de chou haché
1 piment rouge doux haché fin
1¾ tasse de bouillon bouillant de poulet ou de conserves de soupe au poulet.
3 cuillerées à soupe de vinaigre
¼ cuillerée à thé de sel
½ cuillerée à thé de moutarde
1 paquet de poudre à gelée au citron

Faites dissoudre la poudre à gelée dans le bouillon chaud. Ajoutez le vinaigre, le sel et la moutarde. Lorsque le tout est légèrement épaissi, incorporez les ingrédients qui restent. Mettez dans un moule à pain. Faites refroidir jusqu'à ce que ce soit ferme. Démoulez.

POMMES ET FROMAGE

Mélangez des pacanes (noix) hachés avec deux fois leur quantité de fromage de crème, ajoutant un peu de crème épaisse pour marier ce mélange. Assaisonnez de piment et de sel et façonnez en petites boules. Epluchez les pommes canadiennes acides, trognez et tranchez à travers le centre en rondelles d'environ ½ pouce d'épaisseur. Arrangez ces rondelles sur des feuilles de laitue et mettez plusieurs boules de fromage dans le centre. Servez avec de la creme ou de la sauce à salade.

◆ SALADE AUX OEUFS ET TOMATES

6 oeufs à la coque cuits dur.
¼ tasse de mayonnaise (sans oeufs).
½ c. à thé de sel.
Poivre et cayenne au goût.
¼ c. à thé de moutarde sèche.
1 c. à table de ciboulette ou d'oignon haché fin.
4 et 6 petites tomates pelées.
1 tasse de fromage (cottage).

Couper en deux chaque oeuf cuit dur. enlever le jaune, le mettre dans un bol et le mêler avec la mayonnaise et les assaisonnements. Remplir les moitiés d'oeufs avec ce mélange et garnir de paprika. Peler les tomates et les trancher. Servir deux moitiés d'oeufs par assiette dans un nid de laitue croustillante; entourer de tranches de tomates recouvertes de fromage et garnir de persil. Recette pour 6 couverts.

◆ BISCUITS "PANURES"

1 tasse de mie de pain séché,
½ tasse de cassonade,
½ tasse de sucre granulé,
1 oeuf,
1 c. à thé de poudre à pâte,
½ c. à thé de beurre,
½ c. à thé de vanille,
⅛ de c. à thé de sel.

Mélangez la mie de pain avec la poudre à pâte, le sel, le sucre et le beurre. Battez l'oeuf, ajoutez-le au premier mélange ainsi que la vanille. Formez en rouleaux, refroidissez toute la nuit. Coupez en tranches d'un quart de pouce, et faites cuire au four chaud, (400 d. F.).

THE SEVENTH CROSS

UN FILM M.-G.-M.

Il y a des hommes vivant actuellement qui se rappellent de moi lorsque j'étais encore en vie. Oui, il y a encore ceux-là qui se souviennent d'Ernst Wallau. Georges Heisler, que j'ai bien connu se souvient.

C'était en 1936, à l'automne. Hitler était déjà au pouvoir dans mon Allemagne natale. Déjà ses camps de concentration se remplissaient de citoyens récalcitrants; des hommes comme moi et six autres. Les six prisonniers qui s'évadèrent du camp à Westhofen, ce matin-là, juste avant l'aube. Sept de nous — choses affamées, battues, en costumes de prisonnier.

Je les connaissais si bien — mes compagnons d'évasion, dans cette nuit noire à Westhofen. Pelzer, notre ancien et savant maître d'école. Bellani, nerveux et sombre, autrefois reconnu comme le plus grand acrobate de l'Europe. Aldinger, le paysan dont l'esprit commençait déjà à décliner. Beutler, le petit commis-épicier. Le gros et blond Fuellgrabe, dont les livres n'avaient pas plu aux Nazis. Et, enfin, George Heisler.

George Heisler avait déjà été un homme, un excellent homme, Mais, jour après jour sans espoir à Westhofen, j'avais vu son visage se vider petit à petit. Il avait été battu jusqu'à devenir une simple charpente humaine incapable de rien sentir, de rien penser. Surtout, j'étais inquiet au sujet de Heisler. Il lui fallait quelque chose en laquelle il devait croire encore.

Notre plan était de nous diriger séparément à la maison de mon vieil ami, Rudolf Schenk, dans la ville de Mainz. Il était trop dangereux de voyager ensemble.

Ainsi nous partîmes, après le premier coup à la sentinelle et le premier saut affolé dans l'obscurité. Et je fus le premier capturé, le premier de nous sept. Ils me tuèrent — et clouèrent mon veston de prisonnier à une de ces croix rudimentaires qu'ils avaient façonnées avec sept arbres dénudés dans la cour de Westhofen. Ma croix — et les six autres — attendant, vides, prêtes. La dernière pensées dont je me souviens avant de mourir était le désir de pouvoir dire quelque chose à George Heisler — quelque chose dont il avait besoin, dans son amertume léthargique, de savoir. Et c'était une chose bien simple: c'était que quelque cruellement que le monde frappe les âmes des hommes, il y a en eux un instinct pour le bien que rien ne peut détruire.

Il y a du bon dans les hommes, quelque part. C'était ce que je voulais que Heisler sache et qu'il y croit encore. Il serait sauvé s'il pouvait avoir la foi en cela.

Etant mort, j'étais libre de le suivre. A travers l'humide marécage où il courut, glissa, tomba, se releva jusqu'à ce que le hurlement des sirènes de Westhofen et les aboiements des chiens-limiers lancés à sa recherche se furent tus.

Il était midi lorsque George Heisler parvint à un verger. Les pommiers étaient vieux et noueux; il s'étendit épuisé dans l'herbe roussie et les examina. Des fruits mûrs faisaient pencher les branches. Sur une de ces branches une petite fille aux cheveux nattés était assise et le contemplait.

La présence si près d'un être humain l'effraya, lorsqu'il l'aperçut. Cette enfant était une menace à sa sécurité. Elle descendit de l'arbre enfin et se tint à ses côtés, le contemplant toujours. Ils se regardaient l'un l'autre lorsque le vrombrissement d'avions lui parvint. Des avions de recherches, volant bas.

"Des avions", dit l'enfant, fière de son savoir. Et George fit signe que oui muettement, sachant très bien pourquoi ces avions volaient en cercles. L'astuce animale en lui, la volonté de survivre, lui murmuraient ce conseil: "Garde la avec toi. Un homme avec une enfant, est une partie du paysage."

Il déambulèrent ensemble le long de la route poussiéreuse qui passait en bordure du verger et il accorda peu d'attention aux avions. Ils ne penseraient pas qu'il était ce qu'ils cherchaient, pas avec une enfant. Non, ce fut seulement la pétarade d'une motocyclette sur la route qui l'effraya au point qu'il quitta la petite fille. Il sauta pardessus le mur de la route avec une telle rapidité, et une telle terreur, que ce ne fut seulement après que les troupiers furent passés qu'il se rendit compte que sa main était profondément coupée. Sur le faite du mur, du verre avait été incrusté comme autant de griffes acérées.

Saignant, affaibli, il s'écroula contre le mur. Son veston de prisonnier — les hommes de la motocyclette l'auraient reconnu immédiatement par ce veston! Il lui fallait trouver d'autres vêtements! Il devait se débarrasser de ceux-ci!

Dans l'enclos — à deux cents verges de lui — un groupe de jeunes gens jouaient à la balle. George écouta leurs voix lointaines, et tout le temps ses yeux étaient fixés sur le hangar plus près où ils avaient changé de vêtements. Il devrait y avoir un veston de cuir brun qui lui irait à peu près. Et sur le mur étaient appuyé des instruments de ferme. Les instruments sur l'épaule, habillé du veston de cuir, il reprit la route de nouveau. Sa main coupée le brûlait, mais il n'osait pas arrêter ni laisssé les instruments. Cela le déguisait trop bien.

Il allait et allait. C'était une longue route et son corps était recru de fatigue et de douleur. Mais il continuait toujours.

Dans une région aux collines chargées de vignes il atteignit un village. Les troupiers cherchaient déjà le village, mais tout-de-même il réussit à cacher ses instruments dans une auge pleine d'eau et se cacher derrière une pile de bûches. Ce ne fut que chance s'il ne le trouvèrent pas. Plus tard il entendit des cris, non loin de lui — c'était lorsqu'ils trouvèrent Pelzer, l'instituteur, et l'entraînèrent au loin.

Pelzer fut le second de nous dont le veston fut cloué à une croix à Westhofen. Mais George Heisler ne pouvait savoir cela. Il se tenait accroupi derrière sa pile de bois, le corps comme du plomb, rigide. Encore quelques cris comme cela et une porte se fermerait dans son cerveau. Il deviendrait fou, incapable de frayeur.

Le tapage dans la rue au-délà de la cour qui l'abritait donna enfin lieu au silence, et les troupiers étaient partis et l'excitation terminée. George attendit le début de la soirée avant d'oser reprendre la route de nouveau. Il passa devant un poteau-indicateur sur lequel il lut: Mainz — 4 kilomètres.

Un peu plus tard, un camion le rejoignit et on lui permit de monter. Mais après un temps le chauffeur devint subitement soupçonneux et lui ordonna de descendre. Les troupiers avaient arrêté des camions et les avaient cherchés auparavant dans la soirée. Ils cherchaient des fugitifs de Westhofen.

Enfin Mainz, et le square public où une église dont il se rappelait — car Mainz était sa ville natale — apparut soudain sous les étoiles comme si elle lui tendait les bras. Le vent tourbillonnait dans le square, le suivant jusqu'à la porte de l'église, mais George ne le sentait pas, car son corps était maintenant engourdi de fatigue.

A cette heure là il n'y avait que quelques fidèles dans l'église — généralement des vieilles femmes — et même celles-ci étaient priées de s'en aller par le sacristain.

Faible, malade, épuisé, George s'accroupit contre les fonts baptismaux jusqu'à ce que la dernière lumière fut éteinte et que les sacristain eut disparu. Il arracha le veston de cuir, et le cacha profondément dans une niche derrière une statue. Il revêtit le veston de cuir sur son corps gelé, et s'accroupit de nouveau tremblotant. Un nom était sur ses lèvres.

"Leni." Il n'avait pas prononcé ce nom depuis des mois, mais il le murmurait maintenant: "Leni."

Elle était ici; elle était quelque part dans Mainz. Cette première semaine à Westhofen elle lui avait envoyé une lettre. Il me l'avait montrée, il croyait au mot "toujours" alors.

"Leni—" continuait à murmurer George, dans l'obscurité calme de l'église. Mais ce n'était pas réellement un sanctuaire contre ses pourchasseurs qu'il recherchait. Ce n'était pas à manger, à se reposer ni à panser sa main blessée. C'était quelque chose de tellement plus simple que tout cela. C'était une petite colline sous la brise, se dressant dans le soleil printanier. Et ses pâles cheveux doux et chauds sous ses mains, ses lèvres attendant.

En ces jours d'antan il avait été exempt de soucis. Leni l'avait aimé. Ses bons amis, Franz Marnet et le petit Paul Roeder — eux aussi l'avaient aimé. C'avait été une bonne vie. Lui et Leni auraient été mariés depuis des années maintenant, si les troupiers ne l'avaient pas arraché loin d'elle. Ces doux cheveux dans le soleil!

"Leni" — murmura-t-il, remuant fiévreusement sur le banc dur.

Le bruit de portes ouvertes, de seaux que l'on remuait sur le parquet de ciment, le réveilla. Les femmes de journées venaient nettoyer l'église. Il se leva comme une ombre et se dirigea vers des ombres plus profondes, le long d'anciens murs, jusqu'à qu'il parvint à une porte et atteignit de nouveau la rue. Il connaissait cette rue. Il connaissait le chemin conduisant à la maison de Leni.

Une femme était à remuer un pot-au-feu sur le poêle lorsqu'il entra tranquillement dans cette cuisine dont il se rappelait. Ses cheveux était remontés en arrière, son visage libre de tout fard — comme les Nazis aiment leurs "hausfraus". Lorsqu'elle se retourna, surprise, George était appuyé sur la porte qu'il avait refermée derrière lui. La maison de sa mère, ils la surveilleraient certainement. Mais personne ne savait rien au sujet de Leni et de lui-même. Ici, il serait en sûreté pour un peu de temps.

"Leni, c'est George," dit-il, lourdement, lorsqu'il la reconnut. "Je craignais que tu aurais pu changer de domicile. J'ai rêvé de toi, d'abord, Leni. Puis ensuite je ne me suis plus souvenu. Mais lorsque je suis sorti, c'est revenu. Je commençai à me souvenir." Il la considéra, avec un regard dur. "Qu'as-tu fait à tes cheveux?" Mais ce n'était pas seulement ses cheveux. C'était ses yeux, froids comme de la glace, le fixant.

"Tu peux m'aider," dit-il lentement. "Il faut que tu m'aies des vêtements. Ce veston — je ne puis plus le porter. Ils en ont connaissance. Il me faut aller de l'autre côté de la ville, mais je ne puis m'y rendre dans ce veston."

Comme elle ne répondait pas encore, ses yeux commencèrent à faire le tour de la pièce. Un veston d'homme pendait à une cheville. Il la regarda, sans sourciller.

"Tu ne peux l'avoir!" cria Leni fébrilement, et elle la serra sur sa poitrine. "Tu ne peux l'avoir!" Cela appartient à mon mari! Sors d'ici!"

"Tu es mariée?" dit George. "Je vois." Mais — une fois il y avait cette maison sur la colline....

"Si je puis me rendre à Morgentrasse, je serai hors de danger. Mais il me faut un veston. Il me faut de l'argent. Je n'ai pas mangé. Il ne faut pas que je m'écrase en chemin, Leni, autrement ils vont me ramasser et — et —"

"Sors d'ici! Sors d'ici ou je vais le dire à mon mari!" Elle recula devant lui, en sanglotant amèrement. "Je vais te rapporter! Ils vont envoyer la police après toi!"

George se tourna vers la porte, puis se tourna vers elle de nouveau. Il tendit sa main blessée. "Tu ne me ferais pas un pansement — ne veux-tu pas?"

Elle secoua la tête silencieusement, la terreur dans ses yeux, et il se précipita dans la rue de nouveau. Morgenstrasse, 46 — c'était là où demeurait Rudolf Schenck. Schenck qui arrangerait de faux passe-ports et aiderait un homme à traverser la frontière. Mais elle se trouvait à l'autre bout de la ville — cette rue où se trouvait l'asile. George devait risquer les avenues pleines de monde du centre de la ville avant de l'atteindre.

Et ce futt ainsi qu'il vit Bellani capturé. Le nerveux et sombre Bellani, qui avait sauté de trapèze en trpèze dans les anciens jours, pendant que les tambours roulaient. Ce fut son dernier saut dont fut témoin George Heisler dans une horreur maladive. Traqué sur le toit d'une maison de rapport, avec des troupiers se dirigeant vers lui dans les deux directions, l'habile acrobate se jeta dans l'espace en plongeant avec le geste indomptable d'une grande étoile — et il descendit, descendit, descendit....

Après qu'ils eurent cloué les vêtements ensanglantés de Bellani à sa croix à Westhofen, il restait trois de nous. Quatre, avant l'heure du midi, étaient arrivés. Car ils trouvèrent le petit commis-épicier, Beutler, caché dans la boue du marécage, où il était demeuré depuis sa fuite, et ils le ramenèrent et l'assassinèrent. Quatre d'entre nous! Et ce n'était que le midi du second jour....

Mais George Heisler ne connaissat rien de ces croix dans la cour de la prison. Tout ce qu'il savait était qu'il devait atteindre Morgenstrasse, 46, et Herr Schenck.

Il y avait une certaine Madame Marelli, dans la Shillingstrasse, qui lui donna de nouveaux vêtements. C'était une costumière pour les étoiles de théâtre et c'était elle qui fabriqua les costumes de Bellani durant des années. Jamais, même d'un clignement d'yeux, ne laissa-t-elle le voir qu'elle savait à quoi ces vêtements étaient destinés. Cependant, elle avait un rasoir prêt, pour qu'il se rase et se mette propre — afin d'être moins pourchassé. Il y avait de l'argent plié dans le veston qu'elle lui remit. Et elle possédait l'adresse d'un médecin qui examinerait sa main blessée.

Elle était en mauvaise condition, cette main, mais le médecin la pansa et lui fit un excellent bandage. Lowenstein était son nom. Un Juif, grave et courtois. Il ne posa pas de questions. Du moins les questions qu'il ne fallait pas poser.

Maintenant, partiellement déguisé du moins, George pouvait se permettre de monter dans un autobus se dirigeant vers l'endroit où il allait. A ce moment, la nuit était tombée de nouveau. Par-dessus l'épaule de son voisin, il jeta un coup d'oeil sur le journal que celui-ci lisait; et en première page se trouvaient sa photo, celle de Fuellgrabe et celle d'Albinger. Cela voulait dire que n'importe qui dans Mainz pouvait le reconnaître et le rapporter. En pensant à cela il saisit le regard d'un homme fixé sur lui, un homme avec un veston en velours l'observant avec un intérêt plus que normal. En constatant cela, il se précipita hors de l'autobus et courut. Il courut, courut, courut, il ne savait pas où. Combien de fois l'avais-je averti à Westhofen que trop souent les hommes

Trois Scènes du Film

sont capturés parce qu'ils 'pensent'' qu'ils ont été découverts! Mais il avait oublié cela.

Il dormit, cette seconde nuit, dans un entrepôt d'une rue retirée, parmi un tas de panier empilés en colonnes. Et lorsque le matin revint, il recommença de nouveau son sombre pèlerinage vers Morgenstrasse, 46. A ce moment, le vieux fermier Aldinger avait été ramené à Westhofen. Seulement deux des croix étaient vides maintenant — et l'une d'elle portait le nom de George Heisler.

Il arriva à la Morgenstrasse sous un soleil d'automne pâle et doré. Numéro 33. Ses pas se précipitaient, il avait la tête levée. Numéro 35. Deux Nazis en uniforme déambulèrent devant lui, mais aucun d'eux ne daigna même jeter un regard sur ui. Numéro 39. Son coeur commençait à battre. Numéro 43, 44 — NUMERO 46!

Ce n'était qu'un immeuble ordinaire de trois étages composé de petits appartements, mais pour George Heisler, ce matin là, il se dressait dans le décor du ciel avec une majesté solennelle. Les Schenck ne demeuraient pas au rez-de-chaussée, alors il entra et grimpa l'escalier. Au second étage il trouva ce qu'il cehrchait — Rudolf Schenck — imprimé sur une petite carte encadrée sur une porte. Il souriait au moment où il pesait sur le bouton de la sonnette. Mais rien ne survint.

Après un moment, il sonna de nouveau. Le son de la sonnerie retentit longuement dans le corridor.

La porte derrière lui, celle de l'autre côté du hall, commença à s'ouvrir lentement. Une femme au visage anguleux, aux allures de vieille fille, les yeux fanatiquement brillants, se tenaient là, l'examinant. "Est-ce que vous cherchez quelqu'un?" demanda-t-elle, enfin.

La crainte s'éleva chez George, mais il la refoula rapidement. "Rudolf Schenck".

"Il n'est pas chez lui." La femme ricana. "Il ne reviendra pas. Et sa femme non plus." Elle se passa une langue pointue sur les lèvres. "Rudolf Schenck et sa femme ont été arrtés par la Gestapo, hier."

George se tourna aveuglement et se précipita dans l'escalier, n'osant même pas regarder derrière lui. En dehors de Morgenstrasse, 46, le soleil brillait encore. Mais il était devenu noir pour lui. Son coeur semblait se désintégrer. Parti — le seul ami, le seul espoir — parti. Comme il se dirigeait titubant, ne sachant où, la gaie musique d'une parade parvint à ses oreilles. Mais ses oreilles n'entendaient rien. Même quand la foule commença à le bousculer, il n'en eût cure.

Et alors — pour une raison ou pour une autre, ou pour aucune raison du tout — l'alerte et l'intuition revinrent dans son cerveau. Il était suivi. Un certain instinct animal lui assurait cela. Cet homme bien habillé avec un chapeau noir le suivait depuis la Morgenstrasse, 46. IL ETAIT SUIVI.

Il commença à se précipiter, la crainte du pourchassé aveuglant sa prudence. Plus vite, plus vite. Et l'homme derrière lui marchait plus rapidement, aussi, traversant la foule à coups de coudes. George se précipita dans une petite allée pour constater avec grand désespoir que c'était un cul-de-sac se terminant par la clôture d'un parc. Il réussit à franchir la clôture et se trouva dans le parc.

Mais l'homme au chapeau noir était près derrière lui. "Allo, Heisler," dit-il soudain et George se tourna comme une pièce, prêt à combattre.

C'était Fuellgrabe, le nouvelliste, le fugitif! Affaibli par le soulagement, George se laissa tomber sur un des bancs du parc et, après un moment d'étrange silence, Fuellgrabe prit place à côté de lui.

"Sais-tu que tous d'entre nous avons été recapturés, Heisler, à l'exception de toi et moi?" Fuellgrabe parla d'une façon douce, monotone, coomme si son cerveau s'en allait déjà. "Hier, trois photos dans les journaux. Ce matin, deux. Cela veut dire qu'ils ont eu Pelzer, Aldinger, Beutler, Bellani et Wallau."

"Pas Wallau! Ils n'ont pu capturer Wallau!" Pauvre George! Il ne pouvait savoir — pas plus que je fus le premier!

"Penses à cela sérieusement toi-même," grogna Fuellgrabe. "Si toi et moi sommes les seuls qu'ils recherchent, ils ont donc le reste. Heisler, nous avons été tous fous d'essayer cela. Nous voici dans Mainz. Mais sans espoir. L'endroit est cerné. Le monde entier est contre nous. La Hollande est à dix millions de milles d'ici."

Leurs ombres se dessinaient nettement dans le soleil. Un petit oiseau vint se poser devant eux, en quête de miettes de pain. Il se tenait drôlement la tête de côté.

"Peux-tu t'imaginer ce qu'ils vont nous faire quand ils vont nous reprendre?" continua Fuellgrabe d'une voix vague. "Je veux en finir. Je ne puis continuer ainsi, à attendre cela! Personne ne semble s'intéresser à ce qui peut nous arriver. Nous ne sommes pas des criminels — mais personne ne s'occupe de cela. Le monde a changé, Heisler. Tu es SEUL! Viens. Tu fais mieux de venir avec moi. Tourner dans un cercle vicieux, autour et autour? Mieux d'abandonner!"

"Ne sois pas un idiot!" dit Georges amèrement. "Ils vont te tuer!"

"Et après! AIMES-TU ta vie? Pour lutter pour rester en vie? Pourquoi? C'est un monde méchant! Un monde qui croule, oublié de Dieu!"

Pendant que Fuellgrabe lançait cette phrase, je vis George se frotter le front—à demi-convaincu. J'essayai alors de faire appel à lui. Mais, naturellement, il ne pouvait m'entendre. Je lui criais: "Non! Non! Ne le crois pas! Ecoute-moi! Entends-moi!"

"Viens donc," dit Fuellgrabe, se levant et prenant George par le bras. George le suivit d'un pas, d'un autre, son instinct aveugle de survivance secoué parce que le nouvelliste lui avait dit. Puis soudain il arrêta, secoua la tête et se libéra le bras.

Fuellgrabe se retorna pour le regarder curieusement, puis rangea son pardessus et sa cravate et s'éloigna.

Ce même soir, son veston de prisonnier était cloué à sa croix de Westhofen.. D'entre les sept de nous, George Heisler était le seul homme encore libre. Si on peut appeler un homme libre, celui qui erre dans sa cité natale, traqué comme une bête de proie.

Je pouvais bien lire la tonitruante confusion dans sa tête à ce moment là. Où pourrait-il aller? Chez sa mère? Mais elle devait être surveillée. Chez son frère Heinrich? Cela ne valait rien, non plus. Chez Bruno Sauer, l'architecte, qui déjà avait eu à faire avec le mouvement anti-naziste? Non, il n'avait pas le droit d'aller chez Bruno. Franz Marnet? Mais Franz vivait à Berlin, d'après les dernières nouvelles qu'il avait obtenues de lui. Paul Roeder alors? Oui, Paul — peut-être.

Il attendait sur les marches du perron de l'appartement de Roeder, ce soir là, lorsque Paul revint chez lui de son usine. Ses yeux s'éclairèrent lorsqu'il reconnut l'homme dans l'ombre.

"George!" cria-t-il. "George, je ne puis y croire!" Je ne t'ai presque pas reconnu. Tu as changé. Tu as le teint vert. Que t'arrive-t-il donc?"

"J'ai été malade," murmura George. "Ma main. Elle n'est pas guérie encore. J'ai — j'ai eu du travail comme chauffeur à Kassel. Et j'ai eu un petit accident."

"Nous nous demandions ce qui t'était arrivé," lança Paul en lui saisissant le bras. "Viens avec moi. Attends que Liesel te voie. Surveilles son visage."

C'était la première fois oh, depuis si longtemps, si longtemps — que George s'était assis à une table de cuisine pour manger un dîner de famille. Les trois petits enfants de Paul — Ludi, qui ressemblait à son père, le petit de deux ans et le bébé — faisait du baillement partout. Liesel chantait en faisant cuire le dîner et en préparant la table. Elle servit tout le monde ensuite, mais, trop tard George s'aperçut qu'il avait mangé son propre dîner à elle — mais elle semblait si heureuse de le lui avoir cédé.

(Tu vois, Heisler," essayai-je de lui murmurer, elle t'a donné son dîner. Pourquoi? M'entends-tu? Fuellgrabe avait tort. Essaie de comprendre, George Heisler.)

L'on causa des anciens temps — des foires, des piques-niques et des jours de fêtes. C'était si bon de parler de cela. Après le dîner, pendant que Liesel couchait ses enfants, George et Paul continuèrent à causer à table. Mais dans les rues noires, des hommes le recherchaient — attendant de le tuer. Avec chacun de ses souffles, George pensait à cela.

"Paul?" demanda-t-il, faisant l'indifférent, "peux-tu me recevoir pour la nuit?"

"Naturellement. Tu peux dormir sur le divan. Mais pourquoi—"

"J'ai eu une petite querelle à la maison. Avec mon frère."

"Hinrich?" dit Paul en fronçant le sourcil. "Dans cet uniforme noir il est devenu terrible."

"Uniforme?" Le mot inopiné était lancé des lèvres de George avant qu'il ait pu l'arrêter. "Est-ce que mon frère est dans les S.S.?" Il se sentit malade.

"Tu l'ignorais?" demanda Paul en clignant des yeux. "George — EST-CE QUE TU N'AS PAS ETE A LA MAISON?"

George se leva promptement. "Paul, j'ai eu tort. Je n'aurais jamais dû venir ici. As-tu un appareil de radio? Est-ce que tu ne lis pas les journaux? Je me suis évadé—il y a deux jours — de Westhofen". Il fixa Paul, qui le fixait de son côté.

"Westhofen—toi?" Et cela devint lentement une réalité. "Ainsi, c'est là que tu étais tout ce temps-là! George! Ils vont te tuer, s'ils te reprennent!"

"En effet, c'est cela," dit George, tranquillement, et il se dirigea vers la porte.

"Tu veux nous quitter?" Le poing de Paul s'abattit sur la table avec fracas. "Tu es fou! S'ILS viennent, je vais — je leur dirai que je ne savais pas. Un vieil ami a le droit de surgir à n'importe quel moment, pas vrai? Tu restes ici. Qu'est-il arrivé à tes amis, ceux qui savaient quoi faire à propos de passe-port?"

"Ils sont disparus," dit George. "Enterrés ou — mais il y en a un. Un homme du nom de Bruno Sauer, un architecte. C'est une grande chance à prendre. Il demeure à ...." C'était si difficile de se rappeler après un si long temps. "A la Metzgergasse, numéro 12."

"Première chose demain matin, j'y vais," dit Paul. "Pas un mot à Liesel".

Surgissant de la chambre à coucher sa femme sourit en disant: "Ne pas quoi me dire?"

George fut forcé de mentir et dit: "J'ai eu une querelle avec mon frère."

"Il va coucher ici, ce soir," dit Paul, "mais ne le raconte à personne."

Bruno Sauer. Autrefois — bien qu'actuellement il n'était pas du mouvement anti-Hitler — il avait été un des plus passionnés et plus éloquents orateurs sur le sujet tout en se tenant sur la défensive. Mais maintenant, cette défensive était devenu un terrain dangereux. Lorsque Paul revint à la maison de l'usine, ce soir là, il apportait la nouvelle que Bruno Sauer avait nié connaître George et ignoré ce qu'il demandait.

Cependant, ce n'était pas un rapport entièrement sombre que Paul rapportait. Il avait parlé à un homme à l'usine, un ouvrier du nom de Fiedler — un bon homme, décent. Ils devaient rencontrer Fiedler, plus tard. Peut-être —

Quelqu'un s'informait à notre sujet au marché, il y a quelques heures," dit Liesel entrant avec un panier de provisions. "Frau Munich m'a dit qu'un homme avait demandé où nous vivions. Il ne doit pas nous connaître puisqu'il ne sait pas où nous vivons. Qui est-ce que ça peut bien être?"

George se leva soudainement, les yeux fixés sur Paul. "Il va falloir que je m'en aille maintenant, Liesel — il se fait tard — et merci pour toutes les bonnes choses!"

"Mais vous n'avez pas pris votre dîner!" cria Liesel. Paul déjà était à côté de George près de la porte. Son visage rousselé était couleur de cendre.

"Tu ne viens pas avec moi," dit George avec le calme du désespoir.

"Oui, j'y vais." dit Paul Roeder. Il se retourna brièvement à l'entrée de la porte, pour dire: "Liesel, écoutes-moi. Tu ne dois dire à personne que George est venu ici. Quelle que soit la personne qui te demande, Liesel. IL N'EST PAS VENU ICI!"

Liesel saisit aveuglément le coin de la table. "Alors c'est cela! Il est en danger!" L'écho d'un sanglot les atteignit alors qu'ils descendaient les marches de l'escalier.

Dans le clair-obscur de la soirée, les rues étaient à peu près désertes. Le col remonté et le chapeau baissé sur les yeux, George déambulait au côté de Paul. "Vas t-en donc chez toi!" plaidait-il, tu es après te ruiner. Paul, vas-t-en!"

Son ami ne répliqua que ces mots: "L'auberge Finkenhof. Fiedler, l'homme de l'usine." Son visage exprimait la panique. Mais — "viens, viens" disait-il.

L'auberge Finkenhof était calme et désuète, avec un aubergiste endormi derrière le bar et quelques clients jouant aux cartes sur les tables. Un salon avait déjà été réservé pour le "cousin" de Fiedler, un certain Otto Haas, qui venait d'endehors de la ville. Personne ne leva les yeux lorsque les deux hommes conduisirent George vers l'escalier qui conduisait au salon. Personne ne s'en aperçut même pas.

Comme ils atteignaient l'escalier, une jeune fille — une servante de table — sortait de la cuisine, portant des verres sur un cabaret. George remarqua la jeune fille brièvement, à cause de sa démarche légère et rapide. Mais alors il avait les marches sous ses pieds et il montait. Vers la sécurité? Peut-être.

Le salon, qui était une chambre à coucher, était très petit, rempli qu'il était par un lit, une commode, une chaise et une table de toilette. Dans cette pièce, ils s'installèrent, inquiets mais calmes, pour un conseil de guerre. Fiedler avait monté de la bière, mais personne n'y touchait.

"Les choses ont tellement changé," dit l'homme de l'usine. "Les anciens chefs sont disparus. Il est difficile de savoir à qui on peut avoir confiance." Ses yeux cherchèrent Paul. "Que sais-tu à propos de Wilhelm Reinhardt? Je l'ai vu il y a quelques jours avec un type du nom de Franz Marnet et Marnet, je crois, est un membre de l'Underground, alors, peut-être —

La voix rauque de George lui coupa la parole. "Avez-vous dit Marnet, Franz Marnet? Est-il ici dans Mainz?"

"C'était dans un cinéma," répondit Fiedler. "Je ne sais pas où le trouver. Et Reinhardt — bien, simplement parce que Marnet était assis à ses côtés, cela ne veut pas dire que Reinhardt et Marnet ont les mêmes idées. Cependant"—

"Je vais arrêter chez Reinhardt en me rendant au travail demain matin," interrompit Paul avec excitation. "Avec quelques phrases je pourrai savoir où se trouve Franz Marnet. Je puis dire que j'ai appris qu'il était revenu en ville et c'est un vieil ami à moi et" —

"C'est à essayer," dit Fiedler. "Maintenant nous sommes mieux de nous en aller. Buvez la bière."

Paul fixa son verre et finalement sourit, un triste sourire. "Je n'aurais jamais pensé que je verrais le temps où je n'aurais pas le goût de vider un verre de bière. Belle affaire. Les nerfs. Les choses qu'un homme doit faire pour un ami, pour ses amis! Belle affaire!"

"Je suis peiné, Paul," dit George doucement. "Pardonne moi, Paul."

"Qu'est-ce qu'une petite affaire de nerfs entre amis?" retorqua Paul Roeder en souriant.

Lorsqu'ils furent partis et que la porte fut fermée à clef derrière eux, George Heisler s'étendit sur le lit et fixa le plafond. J'étais là, tout à côté de lui. "Tu as vu du grand courage ce soir," murmurai-je "Paul et Fiedler risquant leur vie. Ils n'étaient pas obligé de faire cela. Et cependant, ils l'ont fait. Pourquoi?"

Ce fut à peu près à ce moment là que la serveuse de table du bar — son nom était Toni — découvrit la photo de Heisler dans un journal du soir dans sa petite chambre du grenier. Sous la photo on lisait: Récompense de 5,000 marks".

George se réveilla d'un sommeil troublé pour constater par la fenêtre qu'il faisait jour. Il entendit soudain une clef tourner dans la serrure de la porte et la porte commença à s'ouvrir. Il n'eut juste que le temps de sauter sur ses pieds et alors —

"Il me faut faire votre lit." La jeune fille sourit, s'avançant tranquillement. "Combien longtemps serez-vous ici? Les draps, vous savez."

Il répondit qu'il n'était pas certain combien longtemps il resterait, et il se tint debout à la regarder faire son travail. Son corps était jeune et gracieux, son visage charmant.

"Quel est votre nom?" demanda-t-il enfin.

"Toni. Un petit nom pour Antonia. "Cela était dit simplement, sans idée de flirt.

George buvait littéralement sa présence. "Vous n'êtes pas native de Mainz?"

"Je viens de Wurtzburg," répondit-elle, en tapotant les couverture du lit. "Lorsque mes parents sont morts, je suis venue ici parce que grand'mère vivait ici. Puis elle mourut."

"Quel âge avez-vous?" demanda-t-il, l'examinant toujours. "Où vivez-vous?"

"J'ai vingt ans. Je vis ici dans l'auberge. On me donne mes repas et ma chambre."

"Et que faites-vous toute la journée?" Soudain, il se rendit compte qu'il questionnait comme un homme de la Gestapo. "Excusez-moi, je suis peiné. C'est que j'aime tant à vous entendre parler. Je n'ai pas entendu parler une jeune fille depuis bien longtemps. Vous êtes bien jolie."

Fiedler, plus tard, frappait à sa porte, pour apporter des nouvelles alarmantes. "Je suis venu vous avertir. Roeder n'est pas venu à l'usine. La rumeur veut que la Gestapo l'a cueilli ce matin. S'il dit où vous êtes, cet endroit est une trappe. Je m'en vais maintenant. Je quitte la ville pour un temps. Qu'est-ce que vous allez faire?"

George pensait bien fort, assommé qu'il était par les nouvelles au sujet de Paul. "Je vais rester ici," dit-il. "Je dois rester, parce que c'est mon dernier espoir d'être retracé par Franz Marnet. Il y a encore la chance que Paul ait causé avec Reinhardt ou Marnet avant qu'il ait été ramassé. Je dois rester ici."

'Mais si Paul dit à la Gestapo où vous vous trouvez?" Sur le front de Fiedler perlaient des gouttes de sueur. "De meilleurs hommes que Roeder ont dû parler sous—"

"Il n'y a pas de meilleur homme que Roeder," dit George. "Il ne parlera pas. Vous faites mieux de vous en aller maintenant. Vous avez pris une grosse chance en venant ici. Je vous en suis infiniment reconnaissant."

Le soir vint de nouveau. Il était seul dans sa chambre, écoutant avec une crainte fébrile chaque nouveau bruit dans la rue, lorsque soudain un petit objet de métal fut glissé sous

sa porte. Il se retourna d'un bond en entendant le petit cliquement que cela fit, il l'examina — puis se souvint. Le loquet de montre de Franz Marnet! George se précipita sur la porte et l'ouvrit rapidement. Mais c'était un étranger qui se trouvait là.

"Les sandwiches que vous avez demandées" dit l'homme. Il lui présenta un sac de papier, que George refusa automatiquement pendant que le découragement descendait en lui. Ce loquet de montre — et cependant cet homme était un étranger!

"Vous les avez commandées," dit l'homme, "et vous allez les manger."

George l'examina minutieusement. "Où avez-vous pris ce loquet de montre?"

"Il vient de Franz Marnet". L'homme répondit cela comme si c'était tout naturel. "Vous lui avez donné vous-même, il y a des années." Et de sa poche de veston, il sortit soudainement une enveloppe qu'il lui remit. "Je ne sais pas ce qu'il y a dedans, mais je puis le deviner. De l'argent. Un passe-port. Il m'a demandé de vous dire que votre autre ami a été relâché par la Gestapo. Vous devez être à la rivière, au quai Kastella, à l'aurore. Un navire hollandais, le "Wilhelmina". Vous y êtes attendu. Demeurez ici jusqu'à ce qu'il soit à peu près le temps d'appareiller. Bien, bonne chance."

"Remerciez bien Franz pour moi," dit George solennellement. "Et — merci."

"Vous n'avez pas à me remercier. Je n'ai pas fait grand chose. Les fourmis entre dans le sucrier, et — bien, vous ne pouvez tuer TOUTES les fourmis:" Il sourit. La porte se referma derrière lui.

Toni monta avec de la bière, pendant que la veillée se prolongeait; de la bière, et un avertissement que la Gestapo fouillerait l'auberge bientôt durant leur tournée du soir. Il semblait qu'il y avait un fugitif dans le district. Ils cherchaient.

Elle le quitta. Mais presqu'aussitôt après, elle était de retour, frappant à sa porte. La Gestapo était arrivée. Ils étaient curieux aux sujet de cet Otto Haas dans cette chambre. Ils demandaient des renseinements, posaient des questions. Geeorge devait venir — venir rapidement.

Il se pouvait, il le savait bien, que ce soit une trahison. Mais il la suivit, car quoi d'autre lui restait-il à faire? Cette chambre était un cul-de-sac de mort. Si elle avait l'intention de le livrer, cela, après tout, ne changerait pas beaucoup les choses.

Toni le conduisit le long d'un grand corridor, puis dans un autre, et ainsi jusqu'à un escalier en forme d'échelle qui conduisait au grenier. Il escaladait l'échelle lorsqu'il entendit le bruit des bottes dans l'escalier d'en bas. Les bottes lourdes de la Gestapo!

Dans l'obscure chambre du grenier, poussièreuse et délabrée George attendit durant les longues heures sombres de la nuit. Elle lui avait murmuré en le laissant: "Je reviendrai. Verrouillez cette trappe!"

L'horloge de l'hôtel-de-ville sonna onze heures et demie lorsqu'il ouvrit la trappe en entendant son léger signal. "Je n'ai pu venir auparavant," dit-elle en soufflant, et se glissant auprès de lui. "Quelqu'un aurait pu le remarquer. Les hommes de la Gestapo vont revenir demain matin. L'homme dans la chambre numéro Sept — était sorti."

"Je serai parti alors," dit George. "Entre minuit et l'aurore. Ce fut une chose brave et généreuse que vous avez faites. Pourquoi avez-vous fait cela?"

Il fut stupéfié en voyant des pleurs couler sur ses joues. Ses yeux s'élargirent lentement en se rendant compte de cela et il essuya ces larmes d'un doigts malhabile parce qu'il n'avait pas de mouchoir. Elle était si mignonne, là, dans l'ombre, murmurant fébrilement: "Je ne veux pas que vous vous en alliez."

Elle l'entoura soudain de ses bras, et George la tint serrée sur lui. Oui, parfois l'amour survient de cette façon — dans des endroits où le temps s'envole si rapidement, dans des régions où il n'y a aucun temps pour attendre, où il n'y a pas de lendemain.

"D'autres gens vivent toute leur vie ensemble," murmura Toni, un peu plus tard. "Elles se voient tous les jours. Elles savent qu'elles ont demain, et le jour d'après et encore le jour d'après. Elles ne s'arrêtent jamais à penser —"

"Nous nous recontrerons de nouveau, un jour," promit George. "Tu verras."

"Je ne te reverrai plus jamais." Sa voix était haletante. "Tu le sais, Je le sais. Ces quelques heures seront tout ce dont j'aurai à me souvenir. J'oublirai ton visage—", elle passa ses doigts mutins délicatement autour de son visage — "et j'essaierai de le voir en esprit et je demeurerai éveillée et je pleurerai parce que je m'en souviendrai plus. C'est cela qui m'est arrivé quand ma maman est morte!"

"Je me souviendrai de ton visage," dit-il.

"Ce n'est pas juste! Quelques heures! Toute une vie réunie dans quelques heures! Ma vie a commencé hier et elle sera terminée à l'aurore!" Elle s'agrippa à lui. "Serres-moi bien fort!"

Une légère pluie résonnait doucement sur le toit en pente du grenier. Et par les fentre, un jour gris commençait à paraître

"Où vas-tu aller?" murmura-t-elle. "Oh! OU?"

"J'ignore encore. Peut-être en Hollande. Il fera bientôt jour."

"Prends bien soin de ta main blessée," implora-t-elle. "Que feras-tu en Hollande?"

"Je travaillerai," répondit George simplement. "J'ai une dette à payer. Pas en argent."

"Tu veux dire que tu veux te venger des gens qui t'ont fait du mal?"

"Non," dit George, en l'éloignant doucement de lui. "Les gens qui m'ont GUERI".

Je savais de quelles gens il voulait parler. Elle, avant tout. Moi-même, Ernst Wallau, qui lui avait aidé à s'évader. Franz Marnet, Paul et Liesel, l'ouvrier Fiedler — qui avait tant risqué. L'homme au loquet de montre de Marnet. Madame Marelli, de la boutique de costumes. Le docteur Lowenstein. Le petit peuple. Le peuple décent, qui avait fait de sa vie une vie digne d'être vécue. George comprenait, maintenant.

Dans la lumière du jour qui se levait, là-bas à Westhofen, la septième croix demeurait toujours vide. Le long des rues silencieuses menant à la rivière, il se fraierait un chemin, pour la dernière fois. Un navire l'attendrait — et après cela....

"Je sais maintenant," murmura George dans la douce masse de cheveux de Toni, avant qu'il ne s'éloigne d'elle. "Aujourd'hui, je sais quelque chose que je n'ai jamais su de ma vie. Fuellgrabe avait tort. Il a dit que c'était un monde méchant. Il a dit qu'il n'y avait rien qui valait la peine que l'on combatte pour, que l'on meurt pour, que l'on vive pour. Il avait tort."

Pour la première fois dans les yeux de George Heisler je vis un regard comme il en avait un il y a des années et sa voix était la même voix calme que j'avais connue. "Je sais maintenant," dit-il, "qu'il y a de la décence, profondément ancrée chez les gens, qui sortira pourvu qu'on leur donne une demi-chance. Je crois que c'est ce que Wallau a toujours voulu que je sache."

"Qui est Wallau?" demanda Toni.

Après un moment, il répondit lentement: "Il était mon ami."

◆ ◆ ◆

Le ciel commençait à s'éclaircir comme il déambulait le long de la tranquille avenue, un peu avant l'aurore. Les lampes de rues faisaient des cercles pâles dans le gris du matin, et il n'y avait que le murmure et le frisselis des feuilles inondées de pluies, se balançant gracilement sous la brise. Et le bruit sourd de ses propres pas prudents comme il se dirigeait vers le quai. Vers le navire qui l'emmènerait où il pourrait continuer à se battre....

FIN

M. Michael J. Iseman, représentant provincial de la Compagnie Empire Universal. Cette compagnie a eu sa convention à Montréal récemment.

STEP LIVELY

UN FILM R.-K.-O.

Gordon Miller entraînait Chris Marlow en tourbillonnant expertement à travers la living-room du penthouse, lieu de leur répétition de danse. Habituellement sa beauté était suffisante pour retenir toute son attention, mais aujourd'hui, il était distrait.

Lorsque la danse fut terminée, il se laissa tomber sur un fauteuil en songeant....Danser — répéter — mais pourquoi avait-il écrit une magnifique comédie musicale et il était prêt à accomplir n'importe quel exploit à part de commettre un meurtre pour qu'elle soit jouée. Mais il lui manquait un chanteur. En plus, il n'avait pas le sou.

Lui et les autres acteurs de cette comédie STEP LIVELY, dont la première était encore à venir, devaient douze cents dollars de loyer et lorsque Wagner, le directeur-surintendant de l'Hôtel Crillton, viendra faire la vérification des livres, ils seront mis à la porte.

Ils avaient absolument besoin d'un commanditaire, et sans retard.

Un coup frappé à la porte le laissa interdit.

L'étranger qui entra était délicat, avait l'air d'un garçonnet, avait un sourire engageant et une couette de cheveux lui tombait sur son front.

Mais lorsque l'étranger se présenta, Gordon baissa les yeux, ne pouvant pas supporter le regard accusateur de Chris.

Le nouveau venu était le type d'Oswego qui avait envoyé à Gordon sa sérieuse et épouvantable pièce "Godspeed" accompagnée de quinze cents dollars afin de lui permettre de la jouer.

La pièce avait subi la poussière sur la bibliothèque de Gordon depuis sa réception, mais l'argent, — eh bien, il n'avait pas eu l'intention d'être malhonnête, mais il en eut besoin pour sa comédie musicale. Oh! il lui remettra, mais pour le moment....

Il pensa vivement. Il était coupable, et ce type n'était pas celui que l'on peut convaincre facilement de retourner chez-lui sur le champ.

Ils devront tenter une chance — faire une répétition de "Godspeed" — prétendre que c'était la pièce qu'ils étudiaient.

Les acteurs de la comédie musicale pourraient peut-être fort bien s'en tirer, et par le fait même convaincre Glen de retourner chez-lui sans qu'il ne se doute de rien.

La répétition fictive fut organisée pour le lendemain.

Pour le moment, le mieux à faire était d'aller au Club Jubilee pour dîner, car Chris y exécutait un numéro de chant dans lequel, munie d'un micro, elle sollicitait les clients à se joindre à elle pour le refrain.

Lorsqu'elle s'approcha de leur table, elle présenta le micro à Glen. Celui-ci, avec son plus beau sourire à son égard, ne se fit pas prier, et sur son invitation, la joignit dans sa chanson.

Sans effort, de sa voix grave et tendre, il débita les mots de cette chanson d'amour;

A l'ébahissement général de la foule de dîneurs, cette voix prenait au coeur, particulièrement les femmes en subissaient le charme, si l'on en juge par leurs regards rêveurs.

Gordon bondit de sa chaise comme sous l'effet d'un ressort, et se tenant debout fit signe à Chris de venir vers lui.

—Il faut absolument que tu réussisses à détourner l'idée de Glen sur sa pièce "Godspeed" pour lui faire adopter la comédie-musicale, lui dit-il. Et en plus, il ne faut pas le laisser quitter New-York.

Il venait de découvrir le chanteur qui devait faire un succès de sa musicale.

Le lendemain, toutefois, lorsqu'il revit Chris, il se demandait si c'était une bonne chose qu'il avait faite de laisser Glen la reconduire chez-elle. Gordon avait des soupçons sur les regards de Chris à la répétition. A tout prendre, elle était son amie de coeur.

Il l'avait quelque peu négligée depuis qu'il s'occupait de sa pièce, mais il avait toujours eu l'intention d'en faire sa femme un jour.

Il avait raison d'être mal à l'aise. Chris avait eu l'intention de se payer la tête de Glen en lui suggérant de chanter dans cette comédie-musicale, mais aujourd'hui les choses avaient changé. Lorsqu'ils causaient ensemble, ces conversations semblaient un peu trop intimes au goût de Gordon. Il y avait un quelque chose de si charmant et attirant dans le naturel de Glen, un quelque chose qui faisait contraste avec le poli de Broadway de Gordon.

Trois Scènes du Film

La répétition fictive de "Godspeed" ne mérite pas de commentaires. Elle fut mauvaise, très mauvaise.

Mais Gordon n'avait pas le temps de se préoccuper de Glen. Un commenditaire venait de se présenter. Un certain monsieur Jenkins, agent pour un riche client exigeait qu'une charmante blonde, Miss Abbott, fasse partie de la distribution.

Il avait promis de revenir demain à une heure, afin de signer le contrat et le chèque.

Après le départ de Jenkins et de Miss Abbott, Gordon Miller se sentait un homme heureux, mais au milieu de ses plus beaux rêves, Wagner, le propriétaire de sa pension, vint faire le relevé de ses livres.

Lorque Wagner prit connaisance de l'arriérage de pension dû par Gordon, ce ne fut que par pitié pour l'homme malade qu'il était devenu subitement après que ses copains Harry et Binion lui eurent fait avaler une portion à cet effet, qu'il ne les mit pas tous à la porte sur le champ.

Mais il promit de revenir le lendemain matin avec le médecin attitré de la maison, afin de lui faire diagnotiser l'étrange maladie dont il souffrait.

Gordon n'aimait pas lâcher Glen, mais il était désespéré. Si seulement Wagner et le médecin pouvaient ne pas venir demain et lui donner la chance de conserver sa suite jusqu'à ce que Jenkins soit venu et ait signé son chèque.

L'attente fut longue pour Gordon le lendemain matin. Midi venait de sonner et personne ne s'était encore montré. Son anxiété était telle qu'il ne s'était même pas aperçu que Chris et Glen étaient partis ensemble.

Chris faisait tout en son pouvoir pour convaincre Glen de se servir de son talent de chant et d'oublier celui d'auteur.

Il y avait très peu de chose que Glen pouvait refuser à Chris, mais il ne pouvait comprendre l'insistance de Chris à ce sujet.

Il était toujours sous l'impression que le chèque de Jenkins devait servir à défrayer le coût de la production de "Godspeed". Et Chris n'osait pas lui révéler la vérité....

Une heure. Jenkins arriva juste en temps. Il lut le contrat lentement, du commencement à la fin, commentant chaque aliéna complètement, ignorant l'agonie que souffrait en ce moment Gordon qui venait de percevoir des pas dans le hall qui s'approchaient vers la porte de sa suite.

Il venait juste de signer un chèque pour cinquante mille dollars lorsque Wagner, Dr. Glass et Gribble, le gérant de l'hôtel, firent leur apparition. Où était le malade?

Ce pauvre monsieur Jenkins'. Ce qui dès le début lui semblait être une belle affaire, tournait en queue de poisson. Tout le monde criait après Gordon le traitant de tricheur, de coquin etc. etc. Si ce jeune homme était si ombrageux, il valait mieux ne pas faire affaire avec lui.

Jenkins s'enfui, mais Gordon garda le chèque. En le remettant à Wagner, il pourrait obtenir un crédit d'autant de l'hôtel même.

Ce que Wagner ne savait pas est que Jenkins avait mis un arrêt à la banque sur ce chèque. Gordon le sut, mais il lui restait cinq jours devant lui avant que ce chèque ait passé par les rouages ordinaires et ceci pouvait qui permettre de monter sa pièce.

Ce fut un réel choc pour Gordon de voir que Chris et Glen étaient réellement en amour. Il les avait surpris sur la terrasse de la Salle de Bal de l'hôtel.

Un rayon de lune filtrait à travers les feuilles des arbres et se reflétait sur le beau visage de Chris, qui en ce moment présentait ses lèvres vermeilles aux baisers de Glen.

Ce coup fut très dur à supporter pour Gordon. Mais Glen devait en supporter un beaucoup plus dur lorsqu'il apprit la vérité au sujet de sa pièce. Désillusionné, il reprit le chemin de son home à Oswego.

Gordon lui envoya un télégramme lui expliquant que Chris n'était pour rien dans toute cette histoire, mais il était convaincu d'avance qu'il le fasait inutilement.

Ce qui prouve que Gordon ne connaissait rien aux sentiments qu'inspire l'amour, car sur réception du télégramme Glen ne fit qu'un bond vers New-York et Chris.

C'était la soirée d'ouverture de "Step Lively" au théâtre de l'Hôtel Grillton. Déjà un public nombreux faisait queue au contrôle pour ensuite s'entasser dans le lobby.

Mais là-haut dans l'hôtel, Wagner faisait face à Chris et Gordon. Le fameux chèque rebondit, et cette fois Wagner n'aurait aucune pitié pour Gordon et sa troupe, il allait faire venir la police et les faire jeter en prison sur le champ. Tout-à-coup, venant de la chambre à coucher, on entendit des plaintes et des râles.

Tous se précipitèrent vers la chambre pour y trouver Glen gisait sur le plancher, une bouteille portant la marque "poison' à ses côtés. D'un coup d'oeil Chris et Gordon réalisèrent que c'était un acte, mais Wagner ne s'en aperçut pas.

Effrayé, ne pensant à rien autre chose qu'au scandale qui menaçait la renommée de son hôtel, Wagner demeura avec Glen, lui administrant des antidotes, pendant que les membres de la troupe allaient de la scène au lit de Glen.

La comédie "Step Lively" battait son plein sur la scène et chacun trouvait le moyen d'apparaître pour son bout de rôle.

Lorsque l'on constata qu'une vedette manquait pour mener à bien cette comédie, et que c'était Glen qu'il fallait, sans plus de cérémonie l'on fit passer Wagner au pays des rêves en lui appliquant un coup de matraque sur la nuque, permettant ainsi à Glen de se libérer.

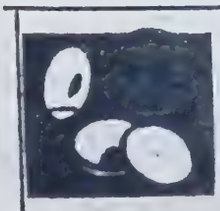
Lorsque Wagner reprit ses sens, ce fut pour entendre les applaudissements du plus grand des succès, qui permettait à Gordon et ses copains de rembourser leur dû et beaucoup plus.

Un type aussi épatant que Glen mérite bien une charmante jeune fille comme Chris, se disait Gordon en les voyant dans les bras l'un de l'autre.

Mais lui-même, qu'avait-il donc fait pour mériter un si terrible sort? Car Glen avec un regard sévère avait exigé en guise de punition que lui Gordon se mette immédiatement à l'oeuvre sur la production de "Godspeed".

FIN

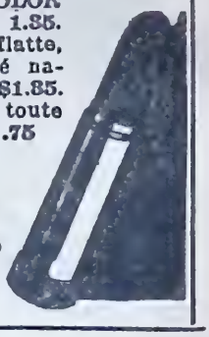
Blackstone le grand magicien, qui est venu récemment au His Majesties à Montréal. On le voit ici avec deux de ses assistantes.



LA BEAUTE ET LA PERSONNALITE SONT A VOTRE PORTEE AVEC LE NOUVEAU MAQUILLAGE

Max Factor

Ce nouveau maquillage magique convient à toutes les femmes et à tous les genres. Ce sont les mêmes teintes que celles que portent les stars d'Hollywood. Le rouge à lèvres TRU-COLOR fait sensation; le tube 1.85. La poudre adoucit, flatte, rehausse votre beauté naturelle. La boite .75 - $1.85. Le rouge existe dans toute la gamme. La boite: .75



DUPUIS—allée des cosmétiques

Dupuis Frères
LIMITEE
MONTREAL

Le Fantôme de l'Opéra

Le grand film "Phantom of the Opera", en couleurs, édité par Universal nous revient à Montréal dans la version française. Comme nous avons publié un synopsis au grand complet dans notre numéro d'octobre, 1943, nous nous contenterons cette fois de présenter à nos lecteurs quelques scènes du film et un court aperçu de l'intrigue.

"Après avoir été pendant vingt ans membre de l'orchestre de l'Opéra de Paris, Erique Claudin (CLAUDE RAINS) est congédié. Son congédiement est tragique parce qu'il finance secrètement les leçons de musique de sa fille, Christine DuBois (SUSANNA FOSTER), bien qu'elle ignore qu'il soit son père. Christine est la doublure de Biancarolli, (JANE FARRAR), étoile de l'Opéra, qui aime Anatole Garron (NELSON EDDY), le baryton. Anatole, cependant voudrait épouser Christine. Il a un rival en Raoul Daubert (EDGAR BARRIER), un détective.

Claudin, désespéré parce qu'il ne peut trouver d'argent pour continuer l'éducation vocale de Christine, tente de vendre un Concerto de piano, l'oeuvre de sa vie, à un éditeur. Au cours d'une querelle au sujet de la transaction, Claudin tue l'éditeur et est horriblement défiguré lorsqu'une secrétaire lui lance le contenu d'une bouteille d'acide au visage. Mais Claudin réussit à se sauver et vit secrètement dans les catacombes sous l'Opéra.

Rendu fou par sa tragique expérience, Claudin ordonne à la direction de l'Opéra de remplacer Biancarolli par Christine. Lorsque l'avertissement est ignoré, il étrangle et Biancarolli et sa bonne. Plus tard, Claudin enlève Christine, l'amenant dans son refuge secret, mais grâce à une ruse fantastique, Anatole et Raoul découvrent sa cachette, arrivant juste en temps pour sauver la vie de Christine. Elle a démasqué le fantôme qui la menace de son épée.

Raoul fait feu sur Claudin et l'éclat de la détonation délogele les vieux piliers des catacombes. Christine est sauvée mais le fou est tué par l'éboulis. Un grand succès suit les débuts de Christine à l'Opéra pendant que Raoul et Anatole constatent que leurs poursuites pour obtenir son amour sont handicappées par un nouveau rival, le public admirateur.

FIN

A L'ECRAN

★ ★

Joan fit ses débuts au cinéma en 1934 dans "Way Up Thar", une comédie du célèbre Mack Sennett. Après ce premier film, elle continua à faire du vaudeville jusqu'en 1936, alors qu'elle abandonna définitivement le théâtre pour l'écran et la radio.

Cette année-là elle signa un contrat avec la Twentieth Century-Fox et devint rapidement une de comédiennes préférées des ciuéphiles.

Ses principaux films furent: "The Holy Terror", "Nancy Steele is Missing", "Wake Up and Live", "You Can't Have Everything", "Thin Ice",.. "Life Begins in College", "Sally, Irene and Mary", "My Lucky Star", "Just Around the Corner", "Too Busy to Work", Daytime Wife", "Free, Blonde and 21" et "Sailor's Lary".

Récemment, elle laissa la Twentieth Century-Fox, bien décidée à devenir une actrice indépendante; mais, à la suite de son grand succès avec Kay Kyser dans "Around the World", la RKO lui fit une offre si alléchante que l'actrice ne put faire autrement que de l'accepter et signa un contrat à long terme avec cette compagnie.

La brillante comédienne connut aussi le succès à la radio. Mlle Davis fut un soir l'artiste invitée au programme de Rudy Vallée, sur le réseau rouge de la NBC. Elle fut si aimée des radiophiles qu'elle participa à ce programme de plus en plus fréquemment par la suite et ne tarda pas à devenir un membre régulier de la troupe du célèbre chanteur.

Joan mesure 5 pieds et 5 pouces, pèse 120 livres, a les cheveux brun-roux et les yeux verts. Ses sports préférés sont la nage et le golf.

Revue des Nouveaux Films

SAN FERNANDO VALLEY
avec Roy Rogers

Republic **74 mins.**

Un Western rempli de musique à la Rogers qui plaira à ses nombreux admirateurs

Tout ce que l'on a pu calculer pour répandre la joie parmi les admirateurs de Roy Rogers a été inclu dans son dernier "Western" musical. Le scénario a mis la pédale douce sur la vilenie pour le bienêtre de la clarté et de l'harmonie. La plaisante intrigue du film plaira autant aux grands qu'aux jeunes. Et pour prouver cela il y a huit numéros musicaux, dont le numéro-titre qui sauront certainement obtenir la faveur de tous. Le film se termine par une grande finale musicale qui est une composition de Gordon Jenkins.

L'intrigue concerne un jeune homme qui se rend au ranch du grand père de Dale Evans plutôt à la recherche du romanesque que du trouble. Mais il se trouve qu'il a à faire avec un couple de gardes-vachers malicieux qui ont l'intention de dérober. Ils sont malheureusement aidés par Joan Porter, qui devient jalouse des attentions que Rogers accorde à sa grande soeur, Mlle Evans. La façon dont le tout se termine, plaira à tout le monde. Eddy white a été un excellent producteur et John English a fort bien dirigé.

◆ ◆

SONORA STAGECOACH
avec Hoot Gibson et Bob Steele.

Monogram **61 mins.**

Un "western" extrêmement stéréotypé qui se concentre sur l'action.

Voici un "western" qui se concentre sur l'action plus que toute autre chose. Aucun doute que le sentier de la violence qu'il parcourt rencontrera l'approbation de tous les jeunes. Le film paie si peu d'attention à l'interprétation, à la direction, aux facteurs de production et à l'intrigue qu'il ne peut avoir plus qu'un intérêt passager là où les adultes sont concernés.

Hoot Gibson et Bob Steele font un vrai travail d'homme dans cette série des "Trail Blazers". Le duo fait la plupart de son dialogue avec ses mains au grand avantage de ses ennemis. Les aident vaillamment Chief Thunder Cloud et Tocky Cameron. Robert Tansey a eu la direction dynamique de ce film à l'emporte-pièce.

"THE GREAT MIKE"
avec Stuart Erwin et Robert Henry.

PRC **70 mins.**

Une histoire touchante et vraiment intéressante d'un garçon et de ses animaux favoris.

"The Great Mike" est une histoire touchante et véritablement intéressante. Leon Fromkness a sagement produit ce film le long de faits simples et naturels, usant l'ancienne mais véritable formule d'un garçon et de ses animaux favoris, en l'occurence un chien et un cheval de course. Martin Mooney (Associated Producer) a fourni une excellente histoire originale et Raymond-L. Schrock a écrit le scénario. Wallace-W. Fox a dirigé de façon fort compétente. Le travail à la camera du jockey A. Feindel vaut la peine d'être mentionné. La distribution ayant en tête Stuart Erwin est compétente, avec le jeune garçon Robert Henry très convaincant dans son rôle et promettant beaucoup pour l'avenir.

◆ ◆

LOUISIANA HAYRIDE
avec Judy Canova, Ross Hunter, Richard Lane.

Columbia **67 mins.**

Les meilleurs comédiens entourent le dernier bel effort de Judy Canova; les numéros musicaux sont excellents.

Il y a un peu trop de nonsens dans cette loufoquerie d'une jeune fille qui a pour grande ambition dans sa vie d'avoir une carrière à Hollywood. L'argent de Judy étant la principale ambition de Richard Lane et George McKay, les deux escrocs tentent de vendre à Judy la proposition d'un placement monétaire dans une compagnie de production cinématograhique qui n'a jamais existé. Cela devient particulièrement profitable à Judy mais les deux escrocs en sont pour leur peine.

Canova donne une interprétation un peu trop calme pour son rôle mais se rachète beaucoup avec son style d'interpréter les chansons à son meilleur avantage. En plus de "You Gotta Go Where The Train Goes" et "Rainbow Road", deux fameux succès, "Put Your Arms Arounr Me" et "Shortenin' Bread" figurent bien dans le film.

Richard Lane est à son meilleur dans les situations comiques, qu'il partage avec George McKay, mais il n'y a rien de nouveau dans les situations.

ENNEMY OF WOMEN
avec Donald Woods, Claudia Drake et H.-B. Warner.

Monogram **87 mins.**

Un mélodrame de guerre avec les Nazis comme arrière-plan, ayant de splendides possibilités d'exploitation

Ce film possède de splendides possibilités d'exploitation. Il concerne les hauts-faits de la carrière du Dr Paul Joseph Goebbels, le ministre nazi de la propagande, et il a obtenu d'excellentes valeurs de production de la part de W.-R. Frank.

Le Dr Goebbels, un auteur théâtral sans succès, tente d'obtenir les faveurs d'une actrice, Maria Brandt, (Claudia Drake) mais est chassé de la maison de son père (H.-B. Warner). Les années se passent et Goebbels devient le chef de la propagande du régime de Hitler. De nouveau, il rencontre Maria, petite actrice dans un théâtre de Hanovre. Grâce à ses efforts, bien qu'elle n'en sache rien, elle devient une étoile en quelques heures. Cependant, Maria est intéressé au Dr Hans Trager (Donald Woods) et repousse les attentions de Goebbels.

Et ce n'est que lorsque Goebbels fait exécuter le père de Maria durant une purge Nazis. Elle s'enfuit alors à Vienne où elle épouse le Dr Trager.

Maria fait un rapide voyage à Berlin pour essayer d'aider son ancien professeur, qui est sous arrestation, mais à son arrivée, elle est détenue sur les ordres de Goebbels. Son mari la suit et est arrêté à son tour sur les ordres du chef de la propagande, qui alors offre la vie de son mari à Maria, si elle consent à devenir sa maîtresse. Elle accepte le marché mais trouve la délivrance dans la mort au cours d'un raid aérien.

◆ ◆

"FISH FUY"
(Walter Lantz Cartune)

Universal **7 mins.**

Une situation amusante, pleine d'animation, finement présentée sur un fond en couleurs, est considérée comme l'un des meilleurs cartoons de Andy Panda.

Andy fait l'achat d'un petit poisson doré qui semble fort appétissant à Minet.

Le poisson essaie par toutes sortes de moyens, plus comiques les uns que les autres, à éluder le chat jusqu'au moment où ce dernier est pourchassé par un bulldog, propriété du maître du poisson.

"JANIE"
avec Joyce Reynolds, Robert Hutton, Edward Arnold, et Ann Harding.

Warner **82 mins.**

Adapté de la pièce du Broadway du même nom, ce film est un vrai régal pour les adolescents, dit Joyce Reynolds.

Si l'on étudie l'opinion enthousiaste des jeunes au sujet du film "JANIE", il est non seulement un succès, mais une révélation.

Janie est le type parfait de la jeune fille moderne de seize ans qui, par ses agissements, fait lever le bras au ciel à la vieille génération en signe de désespoir. Tous ses agissements ne sont pas faits avec mauvaise intention, mais pour le plaisir de la chose. Tous ses méfaits rendent le publiciste de son père presque fou.

Lorsque l'armée vint établir un camp près de la petite ville où elle demeurait, elle cessa de porter intérêt à son jeune ami de toujours pour le porter vers un soldat, qui, justement était le garçon de la meilleure amie de sa mère. Elle est la cause directe d'une grande rivalité entre les deux deux jeunes hommes, et cette situation produit des scènes remplies d'hilarité.

Une soirée offerte aux hommes de service à la maison de sa mère durant l'absence de cette dernière, nous fait assister à des scènes encore plus tordantes. A la fin, l'Armée se retire pour faire place à la Marine.

Joyce Reynolds, une nouvelle venue, joue le rôle de Janie avec un brio peu commun. Robert Hutton dans le rôle du soldat et Dick Erdman comme son rival fait un fort bon effet. Clare Foley dans le rôle de la petite soeur de Janie cause une bonne impression. Dans celui des parents de Janie, Edward Arnold et Ann Harding sont on ne peut plus satisfaisants. Robert Benchley nous fait passer de joyeux moments comme champion de la conduite de Janie.

MIDNIGHT MELODIES
Universal **15 mins.**

Mettant en vedette Matty Malneck et son orchestre, ainsi que Connie Haines et le Smart Set pour aussi participer aux honneurs par des pièces vocales spécialement faites à leur intention.

Parmi les pièces musicales les plus en vogue, dont: "VOLGA BOATMAN", jouée à la manière de Malneck; "LITTLE BROWN JUG" que Connie interprête dans un style plaisant et "BROTHER JOHN" chantée par le Smart Set et composée de trois filles et un garçon comme accompagnateur

En voyageant, visitez

LES CINÉMAS

où l'on projectent les

MEILLEURS FILMS

BEY'S CINEMA THETFORD MINES	**THEATRE CARTIER** MONTREAL	**THEATRE CAPITOL** ST-REMI
THEATRE RIALTO QUEBEC	**THEATRE MAISONNEUVE** MONTREAL	**THEATRE CAPITOL** CHICOUTIMI
THEATRE GEORGES ST-GEORGES de BEAUCE	**THEATRE EMPIRE** JONQUIERES	**THEATRE ROYAL** LOUISEVILLE
THEATRE CARTIER GRANBY	**THEATRE CAPITOL** JOLIETTE	**CINEMA DE LEVIS** LEVIS
THEATRE CARTIER RIMOUSKI	**THEATRE COLONIAL** PLESSISVILLE	**THEATRE EDEN** SOREL
THEATRE NATIONAL GRAND'MERE	**THEATRE VICTORIA** VICTORIAVILLE	**CINEMA ST-EUSTACHE** ST-EUSTACHE

PARAITRA PROCHAINEMENT